AVERTISSEMENT ESSENTIEL OU INUTILE.

LORSQUE je *mis la plume à la main* pour défendre, *unguibus & roſtro*, la mémoire de mon cher oncle contre un Libelle inconnu, intitulé, *Supplément à la Philoſophie de l'Hiſtoire*; je crus d'abord n'avoir à faire qu'à un jeune Abbé diſſolu, qui pour s'égayer avait parlé dans ſa Diatribe des filles de joie de Babylone, de l'uſage des garçons, de l'Inceſte & de la Beſtialité. Mais lorſque je travaillais en digne neveu, j'ai appris que le Libelle anonyme eſt du Sieur Larcher, ancien Répétiteur des belles lettres au College de Mazarin. Je lui demande très-humblement pardon de l'avoir pris pour un jeune homme, & j'eſpére qu'il me pardonnera d'avoir rempli mon devoir en écoutant ce cri du ſang qui parlait à mon cœur, & la voix de la vérité qui m'a ordonné de *mettre la plume à la main.*

Il eſt queſtion ici de grands objets, il ne s'agit pas moins que des mœurs & des loix depuis Pekin juſqu'à Rome, & même des avantures de l'Océan & des Montagnes. On

trouvera auſſi dans ce petit ouvrage une furieuſe ſortie contre l'Evêque Warburton ; mais le Lecteur judicieux pardonnera à la chaleur de mon zele, quand il ſçaura que cet Evêque eſt un hérétique.

J'aurais pu relever toutes les fautes de Mr. Larcher, mais il aurait fallu faire un livre auſſi gros que le ſien. Je n'inſiſterai que ſur ſon impiété. Il eſt bien douloureux pour des yeux chrétiens de lire dans ſon ouvrage. pag. 298. *que les Ecrivains ſacrés ont pu ſe tromper comme les autres.* Il eſt vrai qu'il ajoute pour déguiſer le poiſon, *dans ce qui n'eſt pas du dogme.*

Mais, notre ami, il n'y a preſque point de dogme dans les livres hebreux. Tout y eſt hiſtoire ou ordonnance légale, ou cantique, ou prophétie, ou morale. La Geneſe, l'Exode, Joſué, les Juges, les Rois, Eſdras, les Machabées ſont hiſtoriques, le Lévitique & le Deuteronome ſont des loix. Les Pſeaumes ſont des cantiques ; les livres d'Iſaïe, Jérémie, &c. ſont prophétiques ; la Sageſſe, les Proverbes, l'Eccléſiaſte, l'Eccléſiaſtique, ſont de la morale. Nul dogme dans tout cela. On ne peut même appeller dogme ces dix commandemens ; ce ſont des loix. *Dogme* eſt une *propoſition* qu'il faut croire. Jeſus Chriſt eſt conſubſtantiel à Dieu. Marie eſt mere de Dieu. Le Chriſt a deux natures & deux volontés dans une perſonne. L'Euchariſtie eſt le corps & le ſang de

Jesus-Christ sous les apparences d'un pain qui n'existe plus : voilà des dogmes. *Le Credo* qui fut fait du temps de Jerôme & d'Augustin, est une profession de dogmes. A peine y a-t-il trois de ces dogmes dans le Nouveau Testament. Dieu a voulu qu'ils fussent tirés par notre Ste. Eglise du germe qui les contenait.

Voi-donc quel est ton blasphême ! tu oses dire que les auteurs des livres sacrés ont pu se tromper dans tout ce qui n'est pas dogme.

Tu prétends donc que le Saint-Esprit qui a dicté ces livres a pu se tromper depuis le premier verset de la Genese jusqu'au dernier des Actes des Apôtres ; & après une telle impiété, tu as l'insolence d'accuser d'impiété des citoyens dont tu n'as jamais approché, chez qui tu ne peux être reçu, & qui ignoreraient ton existence si tu ne les avais pas outragés.

Que les gens de bien se réunissent pour imposer silence à ces malheureux, qui dès-qu'il paraît un bon livre, crient à l'impie, comme les fous des petites maisons du fond de leurs loges se plaisent à jetter leurs ordures aux nés des hommes les plus parés, par ce sécret instinct de jalousie qui subsiste encore dans leur démence.

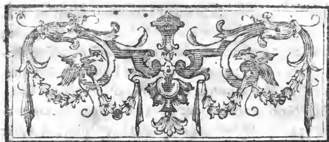
Et vous *Pusille-Grex*, qui lirez la Défense de mon oncle, daignez commencer à jetter des yeux attentifs sur la Table des Chapitres, & choisissez pour vous amuser le sujet qui sera le plus de votre goût.



TABLE DES CHAPITRES.

N. B. L'Imprimeur a mis deux fois Chap. XII. c'est une faute que le Lecteur corrige aisément.





LA DÉFENSE DE MON ONCLE, CONTRE SES INFAMES PERSÉCUTEURS.

EXORDE.



UN des premiers devoirs eſt d'aider ſon pere ; & le ſecond eſt d'aider ſon oncle. Je ſuis neveu de feu Mr. l'Abbé Bazing, à qui un éditeur ignorant a ôte impitoyablement un G, qui le diſtinguait de Bazin de Turinge, à qui Childeric enleva la reine Bazine. (*) Mon oncle était un profond Théologien qui fut au

(*) Vous ſentez-bien, mon cher lecteur, que *Bazin* eſt un nom cercftique, & que la femme de Bazin ne pouvait s'appeller que Bazine ; c'eſt ainſi qu'on a écrit l'hiſtoire.

A

mônier de l'ambassade que l'Empereur Charles VI. envoya à Constantinoble après la paix de Belgrade. Mon oncle savait parfaitement l'Arabe & le Cophte. Il voyagea en Egypte & dans tout l'Orient, & enfin s'établit à Petersbourg en qualité d'interprete Chinois. Mon grand amour pour la vérité ne me permet pas de dissimuler que malgré sa piété il était quelquefois un peu railleur.

Quand Mr. Guignes fit descendre les Chinois des Egyptiens, quand il prétendit que l'Empereur de la Chine *yu*, était visiblement le Roi d'Egypte, Ménes, en changeant *nes* en *u* & *me* en *y*, (quoique Ménes ne soit pas un nom Egyptien, mais Grec,) mon oncle alors se permit une petite raillerie innocente, laquelle d'ailleurs ne devait point affaiblir l'esprit de charité entre deux interpretes Chinois. Car au fond mon oncle estimait fort Mr. Guignes.

L'Abbé Bazin aimait passionnément la vérité & son prochain. Il avoit écrit la *Philosophie de l'Histoire* dans un de ses voyages en Orient; son grand but était de juger par le sens commun de toutes les fables de l'antiquité, fables pour la plûpart contradictoires. Tout ce qui n'est pas dans la nature lui paraissait absurde, excepté ce qui concerne la foi. Il respectait St. Mathieu autant qu'il se moquait de Ctésias, & quelquefois d'Hérodote; de plus, très-respectueux pour les dames, ami de la bienséance & zélé pour les loix. Tel étoit Mr. l'Abbé Ambroise Bazing, nommé par l'erreur des tipographes Bazin.

CHAPITRE PREMIER.

DE LA PROVIDENCE.

UN cruel vient de troubler sa cendre par un prétendu *Supplément à la Philosophie de l'Histoire.* Il a intitulé ainsi sa scandaleuse Satyre, croyant que ce titre seul de supplément aux idées de mon oncle, lui attirerait des lecteurs. Mais dès la pag. 33 de sa préface, on découvre ses intentions perverses. Il accuse le pieux Abbé Bazin d'avoir dit que la providence envoie la famine & la peste sur terre. Quoi, mécréant, tu oses le nier! & de qui donc viennent les fléaux qui nous éprouvent, & les châtimens qui nous punissent? Dis-moi qui est le maître de la vie & de la mort? Dis-moi donc qui donna le choix à David, de la peste, de la guerre ou de la famine? Dieu ne fit-il pas périr soixante & dix mille Juifs en un quart d'heure? & ne mit-il pas ce frein à la fausse politique du fils de Jessé, qui prétendait connaître à fonds la population de son pays? Ne punit-il pas d'une mort subite cinquante mille soixante & dix Bethsamites qui avaient osé regarder l'Arche? La révolte de Coré, Dathan & Abiron, ne couta-t-elle pas la vie à quatorze mille sept cents Israélites, sans compter deux cents cinquante engloutis dans la terre avec leurs chefs? L'Ange exterminateur ne descent-il pas à la voix de l'Eternel, armé du glaive de la mort, tantôt pour frapper les premiers

nés de toute l'Egypte, tantôt pour exterminer l'armée de Sennakerib ?

Que dis-je ? il ne tombe pas un cheveu de nos têtes sans l'ordre du maître des choses & des temps. La Providence fait tout ; providence tantôt terrible & tantôt favorable, devant laquelle il faut également se prosterner dans la gloire ou dans l'opprobre, dans la jouissance délicieuse de la vie & sur le bord du tombeau. Ainsi pensait mon oncle, ainsi pensent tous les sages. Malheur au mécréant qui contredit ces grandes vérités dans sa fatale préface.

CHAPITRE II.

L'APOLOGIE DES DAMES DE BABYLONE.

L'ENNEMI de mon oncle commence son étrange livre par dire : *Voilà les raisons qui m'ont fait mettre la plume à la main.*

Mettre la plume à la main ! mon ami, quelle expression ! Mon oncle, qui avait presque oublié sa langue dans ses longs voyages, parlait mieux français que toi.

Je te laisse déraisonner & dire des injures à propos de Khamos, & de Ninive & d'Assur. Trompe-toi tant que tu voudras sur la distance de Ninive à Babylone ; cela ne fait rien aux Dames, pour qui mon oncle avait un profond respect, & que tu outrages si barbarement.

Tu veux absolument que du temps d'Hérodote, toutes les Dames de la Ville immense de Babylone vinssent réligieusement se prostituer dans le Temple au premier venu, & même pour de l'argent. Et tu le crois, parce que Hérodote l'a dit.

O que mon oncle était éloigné d'imputer aux Dames une telle infamie ! Vraiment il ferait beau voir nos Princesses, nos Duchesses, Madame la Chanceliere, Madame la premiere Présidente, & toutes les Dames de Paris, donner dans l'Eglise Notre-Dame leurs faveurs pour un écu au premier batelier, au premier fiacre qui se sentirait du goût pour cette auguste cerémonie !

Je sais que les mœurs Asiatiques different des nôtres, & je le sais mieux que toi, puisque j'ai accompagné mon oncle en Asie. Mais la différence en ce point est que les Orientaux ont toujours été plus séveres que nous. Les femmes en Orient ont toujours été renfermées, ou du moins elles ne sont jamais sorties de la maison qu'avec un voile. Plus les passions sont vives dans ces climats, plus on a gêné les femmes. C'est pour les garder qu'on a imaginé les Eunuques. La jalousie inventa l'art de mutiler les hommes pour s'assurer de la fidélité des femmes & de l'innocence des filles. Les Eunuques étaient déja très-communs dans le temps où les Juifs étaient en république. On voit que Samuel, voulant conserver son autorité & détourner les Juifs de prendre un Roi, leur dit que ce Roi aura des Eunuques à son service.

Peut-on croire que dans Babylone, la Ville mieux

policée de l'Orient, des hommes si jaloux de leurs femmes, les auront envoyées toutes se prostituer dans un Temple aux plus vils étrangers ? Que tous les époux & tous les peres aient étouffé aussi l'honneur & la jalousie ? Que toutes les femmes & toutes les filles aient foulé aux pieds la pudeur si naturelle à leur sexe ? Le faiseur de contes Hérodote a pu amuser les Grecs de cette extravagance, mais nul homme sensé n'a dû le croire.

Le détracteur de mon oncle & du beau sexe veut que la chose soit vraie ; & sa grande raison, c'est que quelquefois les Gaulois ou Welches ont immolé des hommes (& probablement des captifs) à leur vilain Dieu Teutatès. Mais de ce que des Barbares ont fait des sacrifices de sang humain ; de ce que les Juifs immolerent douze pucelles au Seigneur des trente-deux mille pucelles trouvées dans le camp des Madianites avec soixante-un mille ânes ; & de ce que enfin dans nos derniers temps nous avons immolé tant des Juifs dans nos Auto-da-fé, ou plutôt dans nos Autos de fé, à Lisbone, à Goa, à Madrid, s'ensuit-il que toutes les belles Babyloniènes couchassent avec des palfreniers étrangers dans la Cathédrale de Babylone ? La religion de Zoroastre ne permettait pas aux femmes de manger avec des étrangers. Leur aurait-elle permis de coucher avec eux ?

L'ennemi de mon oncle, qui me paraît avoir ses raisons pour que cette belle coutume s'établisse dans les grandes Villes, appelle le Prophete Baruch au secours d'Hérodote ; & il cite le sixieme chapitre de la Prophétie de ce sublime Baruch. Mais il ne

fait peut être pas que ce sixieme chapitre est précisément celui de tout le livre qui est le plus évidemment supposé. C'est une lettre prétendue de Jérémie aux pauvres Juifs qu'on menait enchaînés à Babylone; Saint Jerôme en parle avec le dernier mépris. Pour moi, je ne méprise rien de ce qui est inséré dans les livres des Juifs. Je sais tout le respect qu'on doit à cet admirable peuple, qui se convertira un jour, & qui sera le maître de toute la terre.

Vôici ce qui est dit dans cette lettre supposée : *On voit dans Babylone des femmes qui ont des ceintures de cordelettes (ou de rubans) assises dans les rues, & brûlant des noyaux d'olives. Les passans les choisissent, & celle qui a eu la préférence se moque de sa compagne qui a été négligée, & dont on n'a pas délié la ceinture.*

Je veux bien avouer qu'une mode à peu-près semblable s'est établie à Madrid, & dans le quartier du Palais Royal à Paris. Elle est fort en vogue dans les rues de Londres; & les Musicaux d'Amsterdam ont eu une grande réputation.

L'histoire générale des bordels, peut être fort curieuse. Les savans n'ont encore traité ce grand sujet que par parties détachées. Les bordels de Venise & de Rome commencent un peu à dégénérer, parce que tous les beaux arts tombent en décadence. C'était sans doute la plus belle institution de l'esprit humain avant le voyage de Christophoro Colombo aux Isles Antilles. La vérole, que la providence

avait réléguée dans ces Isles, a inondé depuis toute la Chrétienté ; & ces beaux bordels, consacrés à la Déesse Astarté ou Décesto, ou Milita ou Aphrodite, ou Vénus, ont perdu aujourdhui toute leur splendeur; je crois bien que l'ennemi de mon oncle les fréquente encore comme des restes des mœurs antiques ; mais enfin, ce n'est pas une raison, pour qu'il affirme que la superbe Ville de Babylone n'était qu'un vaste bordel, & que la loi du pays ordonnait aux femmes & aux filles des Satrapes, voire même aux filles du Roi, d'attendre les passans dans les rues. C'est bien pis que si on disait que les femmes & les filles des Bourguemestres d'Amsterdam sont obligées par la religion calviniste de se donner dans les Musicaux aux matelots holandais qui reviennent des grandes Indes.

Voilà comme les voyageurs prennent probablement tous les jours un abus de la loi par la loi même, une grossiere coutume du bas peuple pour un usage de la cour. J'ai entendu souvent mon oncle parler sur ce grand sujet avec une extrême édification. Il disait que sur mille quintaux pesant de rélations & d'anciennes histoires, on ne trierait pas dix onces de vérités.

Remarquez, s'il vous plaît, mon cher lecteur, la malice du paillard qui outrage si clandestinément la mémoire de mon oncle. Il ajoute au texte sacré de Baruch ; il le falsifie pour établir son bordel dans la Cathédrale de Babylone même. Le texte sacré de l'apocrife Baruch porte dans la vulgate, *mulieres*

autem

autem circumdatæ funibus in viis sedent. Notre ennemi sacrilege traduit : *des femmes environnées des cordes sont assises dans les allées du Temple.* Le mot de Temple n'est nulle part dans le texte.

Peut-on pousser la débauche au point de vouloir qu'on paillarde ainsi dans les Eglises ? Il faut que l'ennemi de mon oncle soit un bien vilain homme.

S'il avait voulu justifier la paillardise par de grands exemples, il aurait pu choisir ce fameux droit de prélibation, de marquette, de jambage, de cuissage, que quelques Seigneurs de châteaux s'étaient arrogés, dans la chrétienté, dans les commencemens du beau gouvernement féodal. Des Barons, des Evêques, des Abbés, dévinrent législateurs, & ordonnerent que dans tous les mariages au tour de leurs châteaux, la premiere nuit des noces serait pour eux. Il est bien difficile de savoir jusqu'où ils poussaient leur législation, s'ils se contentaient de mettre une cuisse dans le lit de la mariée, comme quand on épousait une Princesse par procureur, ou s'ils y mettaient les deux cuisses. Mais, ce qui est avéré, c'est que ce droit de cruissage, qui était d'abord un droit de guerre, a été vendu enfin aux vassaux par les Seigneurs, soit séculiers, soit réguliers, qui ont sagement compris qu'ils pourraient, avec l'argent de ce rachat, avoir des filles plus jolies.

Mais sur-tout remarquez, mon cher lecteur, que les coutumes bizarres établies sur une frontiere par quelques brigands, n'ont rien de commun avec les loix des grandes nations ; que jamais le droit de cuissage n'a été approuvé par nos Tribunaux ; & jamais

les ennemis de mon oncle, tous acharnés qu'ils sont, ne trouveront une loi Babyloniene qui ait ordonné à toutes les Dames de la Cour de coucher avec les passans.

CHAPITRE III.

DE L'ALCORAN.

NOTRE infame débauché cherche un subterfuge chez les Turcs pour justifier les Dames de Babylone. Il prend la comédie d'Arlequin Ulla pour une loi des Turcs. Dans l'Orient, dit-il, *si un mari répudie sa femme, il ne peut la reprendre que lorsqu'elle a épousé un autre homme qui passe la nuit avec elle, &c.* Mon paillard ne sait pas plus son Alcoran que son Baruch : qu'il lise le chapitre 2 du grand livre Arabe donné par l'Ange Gabriel, & le §. 45 de la Sonna ; c'est dans ce chapitre 2, intitulé *la Vache*, que le Prophete, qui a toujours grand soin des Dames, donne des loix sur leur mariage & sur leur douaire. *Ce ne sera pas un crime, dit-il, de faire divorce avec vos femmes, pourvu que vous ne les ayez pas encore touchées, & que vous n'ayez pas encore assigné leur douaire ; & si vous vous séparez d'elles avant de les avoir touchées, & après avoir établi leur douaire, vous serez obligé de leur payer la moitié de leur douaire, &c. à moins que le nouveau mari ne veuille pas le recevoir.*

Kistom Hecbalat Doromfet Ernam Rabola Isron

Tamon Erg Bemin Ouldeg Ebori Caramoufen, &c.

Il n'y a peut être point de loi plus fage : on en abufe quelquefois chez les Turcs comme on abufe de tout. Mais en général on peut dire que les loix des Arabes, adoptées par les Turcs leurs vainqueurs, font bien auffi fimples pour le moins que les coutumes de nos Provinces, qui font toujours en oppofition les unes avec les autres.

Mon oncle faifait grand cas de la jurifprundence Turque. Je m'apperçus bien dans mon voyage à Conftantinoble, que nous connaiffons très-peu ce peuple dont nous fommes fi voifins. Nos Moines ignorans n'ont ceffé de le calomnier. Ils appellent toujours fa religion *fenfuelle*; il n'y en a point qui mortifie plus les fens. Une religion qui ordonne cinq prieres par jour, l'abftinence du vin, le jeûne le plus rigoureux, qui défend tous les jeux de hazard, qui ordonne, fous peine de damnation, de donner deux & demi pour cent de fon revenu aux pauvres, n'eft certainement pas une religion voluptueufe, & ne flatte pas, comme on l'a tant dit, la cupidité & la molleffe. On s'imagine chez nous que chaque Bacha a un ferail de fept cent femmes, de trois cent Concubines, d'une centaine de jolis pages, & d'autant d'Eunuques noirs. Ce font des fables dignes de nous. Il faut jetter au feu tout ce qu'on a dit jufques ici des Mufulmans. Nous prétendons qu'ils font autant des Sardanapales, parce qu'ils ne croient qu'un feul Dieu. Un favant Turc de mes amis, nommé Notmig, travaille à préfent à l'hif-

toire de son pays ; on la traduit à mesure ; le public sera bientôt détrompé de toutes les erreurs débitées jusqu'à présent sur les fidelles croyans.

CHAPITRE IV.

DES ROMAINS.

QUE M. l'Abbé Bazin était chaste ! qu'il avait la pudeur en recommandation ! Il dit dans un endroit de son savant livre : *J'aimerais autant croire Dion Casius, qui assure que les graves Sénateurs de Rome proposèrent un décret, par lequel César, âgé de cinquante-sept ans, aurait le droit de jouir de toutes les femmes qu'il voudrait.* pag. 98.

Qu'y a-t-il donc de si extraordinaire dans un tel décret ? s'écrie notre effronté censeur. Il trouve cela tout simple ; il présentera bientôt une pareille requête au Parlement ; je voudrais bien savoir quel âge il a ; tu-dieu, quel homme ! Ce Salomon, possesseur de sept cents femmes & trois cents Concubines n'approchait pas de lui.



CHAPITRE V.

DE LA SODOMIE.

MON oncle toujours discret, toujours sage, toujours persuadé que jamais les loix n'ont pu violer les mœurs, s'exprime ainsi dans la philosophie de l'histoire : „ Je ne croirai pas davantage Sextus „ Empiricus, qui prétend que chez les Perses la „ pédérastie était ordonnée. Quelle pitié ! comment „ imaginer que les hommes eussent fait une loi, „ qui, si elle avait été exécutée, aurait détruit la „ race des hommes ? La pédérastie au contraire était „ expressément défendue dans le livre du Zend ; & „ c'est ce que l'on voit dans l'abrégé du Sadder, où „ il est dit [poste 9,] *qu'il n'y a point de plus grand* „ *péché*.

Qui croirait, mon cher lecteur, que l'ennemi de ma famille ne se contente pas de vouloir que toutes les femmes couchent avec le premier venu, mais qu'il veuille encore insinuer adroitement l'amour des garçons ? *Les Jésuites*, dit-il, *n'ont rien à démêler ici*. Eh, mon cher enfant ! mon oncle n'a point parlé des Jésuites. Je sais bien qu'il était à Paris lorsque le Révérend Pere Marsi & le Révérend Pere Freron furent chassés du College de Louis le Grand pour leurs frédaines ; mais cela n'a rien de commun avec Sextus Empiricus ; cet écrivain doutait de tout, mais personne ne doute de l'avanture de ces deux Révérends Peres.

Pourquoi troubler mal à propos leurs mânes ? dis-tu

dans l'apologie que tu fais du péché de Sodome. Il est vrai que Frere Marsi est mort, mais Frere Freron vit encore. Il n'y a de lui que ses ouvrages qui soient morts ; & quand on dit de lui qu'il est *ivre-mort* pres. que tous les jours, c'est par catacrese, ou si l'on veut, par une espece de métonimie.

Tu te complais à citer la dissertation de feu M. Jean-Matthieu Gesner, qui a pour titre, Socrates *Sanctus* Pédérostes, Socrate le Saint *Bourge*. (*) En vérité cela est intolérable ; il pourra bien t'arriver pareille avanture qu'à feu M. Deschaufour ; l'Abbé Desfontaines l'esquiva.

C'est une chose bien remarquable dans l'histoire de l'esprit humain, que tant d'écrivains folliculaires soient sujets à caution. J en ai cherché souvent la raison ; il m'a paru que les folliculaires sont pour la plupart des crasseux chassés des Colleges, qui n'ont jamais pu parvenir à être reçus dans la compagnie des Dames : ces pavres gens, pressés de leurs vilains besoins, se satisfont avec les petits garçons, qui leur apportent de l'imprimerie la feuille à corriger, ou avec les petits décroteurs du quartier ; c'est ce qui était arrivé à l'ex-Jésuite Desfontaines, prédécesseur de l'ex-Jésuite Freron. [**]

(*) Qui le croirait, mon cher lecteur ? Cela est imprimé à la page 209 du livre de M. Toxotes, intitulé : *Supplément à la Philosophie de l'Histoire.*

(**) *Voyez dans l'Antologie Française cette Epigramme.*

Un Ramoneur à face basanée,
Le fer en main, les yeux ceints d'un bandeau,
S'allait glissant dans une cheminée,
Quand de Sodome un antique Bedeau
Vint endosser sa figure inclinée, &c.

N'es-tu pas honteux, notre ami, de rappeller toutes ces ordures dans un supplément à la philosophie de l'histoire ? Quoi ! tu veux faire l'histoire de la sodomie ? *Il aura*, dit-il, *occasion encore d'en parler dans un autre ouvrage.* Il va chercher jusqu'à un Sirien nommé Bardezane, qui a dit que chez les Welches tous les petits garçons faisaient cette infamie, *Para de Gallois oi nevi gamontai.* Fi, vilain ! oses-tu bien mêler ces turpitudes à la sage bienséance dont mon oncle s'est tant piqué ? Oses-tu outrager ainsi les dames, & manquer de respect à ce point à l'auguste Impératrice de Russie, à qui j'ai dédié le livre instructif & sage de feu M. l'Abbé Bazin ?

CHAPITRE VI.

DE L'INCESTE.

IL ne suffit pas au cruel ennemi de mon oncle d'avoir nié la providence, d'avoir pris le parti des ridicules fables d'Hérodote contre la droite raison, d'avoir falsifié Baruch & l'Alcoran, d'avoir fait l'apologie des bordels & de la Sodomie ; il veut encore canoniser l'inceste. Monsieur l'Abbé Bazin a toujours été convaincu que l'inceste au premier degré, c'est à dire, entre le pere & la fille, entre la mere & le fils, n'a jamais été permis chez les nations policées. L'autorité paternelle, le respect filial en souffrirait trop. La nature fortifiée par une

éducation honnête, se révolterait avec horreur.

On pouvait épouser sa sœur chez les Juifs, j'en conviens. Lorsqu'Ammon fils de David viola sa sœur Thamar fille de David Thamar lui dit en propres mots : *Ne me faites pas des sottises ; car je ne pourrais supporter cet opprobre, & vous passerez pour un fou ; mais demandez-moi au Roi mon pere en mariage, il ne vous refusera pas.*

Cette coutume est un peu contradictoire avec le Lévitique. Mais les contradictoires se concilient souvent. Les Athéniens, les Egyptiens, les Perses, épousaient leurs sœurs utérines. Cela n'était pas permis aux Romains ; ils ne pouvaient même se marier avec leurs nieces. L'Empereur Claude fut le seul qui obtint cette grace du Sénat. Chez nous autres, remués des Barbares, on peut épouser sa niece avec la permission du Pape, moyennant la taxe ordinaire, qui va je crois à quarante mille petits écus en comptant les menus fraix. J'ai toujours entendu dire qu'il n'en avait coûté que quatre-vingt mille francs à M. de Montmartel. J'en connais qui ont couché avec leurs nieces à bien meilleur marché. Enfin il est incontestable que le Pape a de droit divin la puissance de dispenser de toutes les loix. Mon oncle croyait même que dans un cas pressant, Sa Sainteté pouvait permettre à un frere d'épouser sa sœur, sur-tout s'il s'agissait évidemment de l'avantage de l'Eglise ; car mon oncle était très-grand serviteur du Pape.

A l'égard de la dispense pour épouser son pere ou sa mere, il croyait le cas très-embarrassant ; & il doutait,

doutait, si j'ose le dire, que le droit divin du Saint Pere pût s étendre jusques-là. Nous n'en avons ce me semble aucun exemple dans l'histoire.

Ovide, à la vérité, dit dans ces belles métamorphoses.

Gentes tamen esse feruntur,
In quibus & nato genitrix & nata parenti
Jungitur, & pietas geminato crescit amore.

Ovide avait sans doute en vue les Persans Babyloniens que les Romains leurs ennemis accusaient de cette infamie.

Le partisant des péchés de la chair qui a écrit contre mon oncle, le défie de trouver un autre passage que celui de Catulle. Eh bien, qu'en résulterait-il ? qu'on n'aurait trouvé qu'un accusateur contre les Perses, & que par conséquent on ne doit point les juger comme coupables. Mais c'est assez qu'un Auteur ait donné crédit à une fausse rumeur, pour que vingt Auteurs en soient les échos. Les Hongrois aujourdhui font aux Turcs mille reproches qui ne sont pas mieux fondés.

Grossius lui-même dans son assez mauvais livre sur la Religion Chrétienne, va jusqu'à citer la fable du Pigeon de Mahomet. On tâche toujours de rendre ses ennemis odieux & ridicules.

Notre ennemi n'a pas lu sans doute un extrait du Zenda-Vesta de Zoroastre communiqué dans Surate à Lordius par un de ces Mages qui subsistent encore. Les Ignicoles ont toujours eu la permission d'avoir cinq femmes; mais il est dit expressément qu'il leur a toujours été défendu d'épouser leurs cousines.

Voilà qui eſt poſitif. Tavernier, dans ſon livre 4, avoue que cette vérité lui a été confirmée par un autre Mage.

Pourquoi donc notre inceſtueux adverſaire trouve-t-il mauvais que M. l'Abbé Bazin ait défendu les anciens Perſes ? Pourquoi dit-il qu'il était d'uſage de coucher avec ſa mere ? Que gagne t-il à cela ? Veut il introduire cet uſage dans nos familles ? Ah qu'il ſe contente des bonnes fortunes de Babylone.

CHAPITRE VII.

DE LA BESTIALITE' ET DU BOUC DE SABBAT.

IL ne manquait plus au barbare ennemi de mon oncle que le péché de Beſtialité ; il en eſt enfin convaincu. M. l'Abbé Bazin avait étudié à fond l'hiſtoire de la Sorcelerie depuis Jannes & Mambré Conſeillers du Roi, Sorciers à la Cour de Pharaon, juſqu'au Révérend Pere Gerard, accuſé juridiquement d'avoir endiablé la Demoiſelle Cadiere en ſoufflant ſur elle. Il ſavait parfaitement tous les différens degrés par leſquels le Sabbat & l'adoration du bouc avaient paſſé. C'eſt bien dommage que ſes manuſcrits ſoient perdus. Il dit un mot de ces grands ſecrets dans ſa philoſophie de l'hiſtoire. *Le bouc avec lequel les Sorcieres étaient ſuppoſées s'accoupler, vient de cet ancien commerce que les Juifs eurent avec*

les boucs dans le désert, ce qui leur est reproché dans le Lévitique.

Remarquez, s'il vous plaît, sa discrétion & la pudeur de mon oncle. Il ne dit pas que les Sorcieres s'accouplent avec un bouc, il dit qu'elles sont supposées s'accoupler.

Et là-dessus, voilà mon homme qui s'échauffe comme un Calabrois pour sa chevre, & qui vous parle à tort & à travers de fornication avec des animaux, & qui vous cite Pindare & Plutarque pour vous prouver que les Dames de la Dinastie de Mendés couchaint publiquement avec des boucs. Voyez comme il veut justifier les Juives par les Mendesiennes. Jusqu'à quand outragera-t-il les Dames ? Ce n'est pas assez qu'il prostitue les Princesses de Babylone aux muletiers, il donne des boucs pour amans aux Princesses de Mendés. Je l'attends aux Parisiennes.

Il est très-vrai, & je l'avoue en soupirant, que le Lévitique fait ces reproches aux Dames Juives qui erraient dans le désert. Je dirai pour leur justification, qu'elles ne pouvaient se laver dans un pays qui manque d'eau absolument, & où l'on est encore obligé d'en faire venir à dos de chameau. Elles ne pouvaient changer d'habits ni de souliers, puisqu'elles conserverent quarante ans leurs mêmes habits par un miracle spécial. Elles n'avaient point de chemise. Les boucs du pays purent très-bien les prendre pour des chevres à leur odeur. Cette conformité put établir quelque galanterie entre les deux especes; mon oncle prétendait que ce cas avait été

très-rare dans ce désert, comme il avait vérifié qu'il est assez rare en Calabre malgré tout ce qu'on en dit. Mais enfin il lui paroissait évident que quelques Dames Juives étaient tombées dans ce péché. Ce que dit le Lévitique ne permet guére d'en douter. On ne leur aurait pas reproché des intrigues amoureuses dont elles n'auraient pas été coupables.

Et qu'ils n'offrent plus aux velus avec lesquels ils ont forniqué. Lévitique, chap. 17.

Les femmes ne forniqueront point avec les bêtes. chap. 19.

La femme qui aura servi de succube à une bête, sera punie avec la bête, & leur sang retombera sur eux, chap. 20.

Cette expression remarquable, *leur sang retombera sur eux*, prouve évidemment que les bêtes passaient alors pour avoir de l'intelligence. Non seulement le serpent & l'ânesse avaient parlé, mais Dieu après le déluge avait fait un pacte, une alliance avec les bêtes. C'est pourquoi de très-illustres Commentateurs trouvent la punition des bêtes qui avaient subjugé des femmes très analogue à tout ce qui est dit des bêtes dans la Ste. Ecriture. Elles étaient capables de bien & de mal. Quant aux velus, on croit dans tout l'Orient que ce sont des singes. Mais il est sur que les Orientaux se sont trompés en cela, car il ni a pas des Singes dans l'Arabie déserte. ils sont trop avilés pour venir dans un pays aride où il faut faire venir de loin le manger & le boire. Par les velus, il faut absolument entendre les boucs.

Il est constant que la cohabitation des sorcieres

avec un bouc, la coutume de le baiser au derriere, qui est passé en proverbe, la danse ronde qu'on exécute autour de lui, les petits coups de vervene dont on le frappe, & toutes les cérémonies de cette Orgie viennent des Juifs qui les tenaient des Egyptiens; car les Juifs n'ont jamais rien inventé.

Je possede un Manuscrit juif qui a je crois plus de deux mille ans d'antiquité; il me paraît que l'original doit être du temps du premier ou du second Ptolomée; c'est un détail de toutes les cérémonies de l'adoration du bouc, & c'est probablement sur un exemplaire de cet ouvrage que ceux qui se sont adonnés à la magie, ont composé ce qu'on appelle le Grimoire. Un Grand d'Espagne m'en a offert cent Louis d'or, je ne l'aurais pas donné pour deux cents. Jamais le bouc n'est appellé que le velu dans cet ouvrage. Il confondrait bien toutes les mauvaises critiques de l'ennemi de feu mon oncle.

Au reste, je suis bien aise d'apprendre à la derniere postérité, qu'un Savant d une grande sagacité ayant vu dans ce chapitre que Mr. * * * est convaincu de *bestialité* a mis en marge lisez *bétise*.

CHAPITRE VIII.

D'ABRAHAM ET DE NINON L'ENCLOS.

MONSIEUR l'Abbé Bazin était perſuadé avec Onkelos & avec tous les Juifs orientaux, qu'Abraham était âgé d'environ cent trente-cinq ans quand il quitta la Caldée. Il importe fort peu de ſavoir préciſément quel âge avait le pere des croyants. Quand Dieu nous jugera tous dans la vallée de Joſaphat, il eſt probable qu'il ne nous punira pas d'avoir été de mauvais chronologiſtes comme le détracteur de mon oncle. Il ſera puni pour avoir été vain, inſolent, groſſier & calomniateur, & non pour avoir manqué d'eſprit, & avoir ennuyé les dames.

Il eſt bien vrai qu'il eſt dit dans la Geneſe qu'Abraham ſortit d'Aran en Méſopotamie âgé de ſoixante & quinze ans après la mort de ſon pere Tharé le potier. Mais il eſt dit auſſi dans la Geneſe, que Tharé ſon pere l'ayant engéndré à ſoixante & dix ans, vécut juſqu'à deux cent cinq. Il faut donc abſolumént expliquer l'un des deux paſſages par l'autre. Si Abraham ſortit de la Caldée après la mort de Tharé âgé de deux cent cinq ans, & ſi Tharé l'avait eu à l'âge de ſoixante & dix, il eſt clair qu'Abraham avait juſte deux cent trente-cinq

ans lorsqu'il se mit à voyager. Notre lourd adversaire propose un autre système pour esquiver la difficulté : il appelle Philon le Juif à son secours, & il croit donner le change à mon cher lecteur, en disant que la ville d'Aran est la même que Carrés. Je suis bien sûr du contraire, & je l'ai vérifié sur les lieux. Mais quel rapport, je vous prie, la ville de Carrés a-t-elle avec l'âge d'Abraham & de Sara?

On demandait encore à mon oncle comment Abraham, venu de Mésopotamie, pouvait se faire entendre à Memphis. Mon oncle répondait qu'il n'en savait rien, qu'il ne s'en embarrassait guere, qu'il croyait tout ce qui se trouve dans la Sainte Ecriture, sans vouloir l'expliquer, & que c'était l'affaire de Mrs. de Sorbonne qui ne se sont jamais trompés.

Ce qui est bien plus important, c'est l'impiété avec laquelle notre mortel ennemi compare Sara, la femme du pere des Croyants, avec la fameuse Ninon-l'Enclos. Il se demande comment il se put faire que Sara, âgée de soixante & quinze ans, allant de Sichem à Memphis sur son âne pour chercher du bled enchantât le cœur du Roi de la superbe Egypte, & fit ensuite le même effet sur le petit Roi de Gérar dans l'Arabie déserte. Il répond à cette difficulté par l'exemple de Ninon. *On sait, dit-il, qu'à l'âge de quatre-vingts ans Ninon sut inspirer à l'Abbé Gédoin des sentimens qui ne sont faits que pour la jeunesse ou l'âge viril.* Avouez, mon cher lecteur, que voilà une plaisante maniere d'expliquer l'Ecriture Sainte; il veut s'égayer, il croit que c'est là le bon ton. Il

veut imiter mon oncle. Mais quand certain animal à longues oreilles veut donner la patte comme le petit chien, vous savez comme on le renvoie.

Il se trompe sur l'histoire moderne comme sur l'ancienne. Personne n'est plus en état que moi de rendre compte des dernieres années de Mlle. l'Enclos, qui ne ressemblait en rien à Sara. Je suis son légataire. Je l'ai vue les dernieres années de sa vie. Elle était seche comme une momie. Il est vrai qu'on lui présenta l'Abbé de Gédoin, qui sortait alors des Jésuites; mais non pas pour les mêmes raisons que les Desfontaines & les Frerons en sont sortis. J'allais quelquefois chez elle avec cet Abbé qui n'avait d'autre maison que la nôtre. Il était fort éloigné de sentir des desirs pour une décrépite ridée, qui n'avait sur les os qu'une peau jaune tirant sur le noir.

Ce n'était point l'Abbé de Gédoin à qui on imputait cette folie, c'était à l'Abbé de Chateauneuf, frere de celui qui avait été Ambassadeur à Constantinoble. Chateauneuf avait eu en effet la fantaisie de coucher avec elle vingt ans auparavant. Elle était encore assez belle à l'âge de près de soixante années. Elle lui donna, en riant, un rendez-vous pour un certain jour du mois. Et pourquoi ce jour là plutôt qu'un autre ? lui dit l'Abbé de Chateauneuf. C'est que j'aurai alors soixante ans juste, lui dit-elle. Voilà la vérité de cette historiette qui a tant couru, & que l'Abbé de Chateauneuf, mon bon parrain, à qui je dois mon baptême, m'a raconté souvent dans mon enfance, pour me former l'esprit & le cœur ;

mais

mais Mlle. l'Enclos ne s'attendait pas d'être un jour comparée à Sara dans un libelle fait contre mon oncle.

Quoiqu'Abraham ne m'ait point mis dans son testament, & que Ninon l'Enclos m'ait mis sur le sien, cependant je la quitte ici pour le pere des Croyants. Je suis obligé d'apprendre à l'Abbé Tou.... détracteur de mon oncle, ce que pensent d'Abraham tous les Guebres que j'ai vus dans mes voyages. Ils l'appellent *Ebrahim*, & lui donnent le surnom de *Zer ateukt*; c'est notre Zoroastre. Il est constant que ces Guebres dispersés, & qui n'ont jamais été mêlés avec les autres nations, dominaient dans l'Asie avant l'établissement de la Horde Juive, & qu'Abraham était de Caldée, puisque le Pentateuxe le dit. Mr. l'Abbé Bazin avait approfondi cette matiere. Il me disait souvent, mon neveu, on ne connait pas assez les Guebres, on ne connait pas assez *Ebrahim*; croyez-moi, lisez avec attention le Zenda Vesta & le Védam.

CHAPITRE IX.

DE THEBES, DE BOSSUET, ET DE ROLLIN.

MON oncle, comme je l'ai déja dit, aimait le merveilleux, la fiction en poësie; mais il les détestait dans l'histoire; il ne pouvait souffrir qu'on mît des conteurs de fables à côté des Tacites

ni des Grégoires de Tours auprès des Rapin-Toiras. Il fut séduit dans sa jeunesse par le stile brillant du Discours de Bossuet sur l'Histoire Universelle. Mais quand il eut un peu étudié l'histoire & les hommes, il vit que la plûpart des Auteurs n'avaient voulu écrire que des mensonges agréables, & étonner leurs lecteurs par d'incroyables avantures. Tout fut écrit comme des Amadis. Mon oncle riait quand il voyait Rollin copier Bossuet mot à mot, & Bossuet copier les anciens qui ont dit que dix mille combattans sortaient par chacune des cents portes de Thebes, & encore deux cents chariots armés en guerre par chaque porte ; cela ferait un million de soldats dans une seule ville, sans compter les cochers & les guerriers qui étaient sur les chariots, ce qui ferait encore quarante mille hommes de plus, à deux personnes seulement par chariot.

Mon oncle remarquait très justement qu'il eut fallu au moins cinq ou six millions d'habitans dans cette ville de Thebes pour fournir ce nombre de guerriers ; il savait qu'il n'y a pas aujourd'hui plus de trois millions de têtes en Egypte ; il savait que Diodore de Sicile n'en admettait pas davantage de son temps, ainsi il rabattait beaucoup de toutes les exagérations de l'antiquité.

Il doutait qu'il y eût eu un Sésostris qui partit d'Egypte pour aller conquérir le monde entier avec six cents mille hommes & vingt-sept mille chars de guerre. Cela lui paroissait digne de Picrocole dans Rabelais. La maniere dont cette conquête du monde entier fut préparée, lui paraissait encore plus

ridicule. Le pere de Séfoftris avait deftiné fon fils à cette belle expédition fur la foi d'un fonge ; car les fonges alors étaient des avis certains envoyez par le ciel, & le fondement de toutes les entreprifes. Le bon homme, dont on ne dit pas même le nom, s'avifa de deftiner tous les enfans qui étaient nés le même jour que fon fils, à l'aider dans la conquête de la terre ; & pour en faire autant de héros. Il ne leur donnait à déjeûner qu'après les avoir fait courir cent quatre-vingt ftades tout d'une haleine ; c'eft bien courir dans un pays fangeux où l'on enfonce jufqu'à mi-jambe, & où prefque tous les meffages fe font par bateau fur les canaux.

Que fait l'impitoyable cenfeur de mon oncle ? au lieu de fentir tout le ridicule de cette hiftoire, il s'avife d'évaluer le grand & le petit ftade, & il croit prouver que les petits enfans deftinés à vaincre toute la terre, ne couraient que trois de nos grandes lieues & demi pour avoir à déjeûner.

Il s'agit bien vraiment de favoir au jufte fi Séfoftris comptait par grand ou petit ftade, lui qui n'avait jamais entendu parler de ftade qui eft une mefure Grecque. Voilà le ridicule de prefque tous les Commentateurs & des Scoliaftes ; ils s'attachent à l'explication arbitraire d'un mot inutile, & négligent le fond des chofes. Il eft queftion ici de détromper les hommes fur les fables dont on les a bercés depuis tant de fiecles. Mon oncle pefe les probabilités dans la balance de la raifon ; il rappelle les lecteurs au bon fens, & on vient nous parler de grands & de petits ftades.

J'avouerai encore que mon oncle levait les épaules quand il lisait dans Rollin que Xerxès avait fait donner trois cents coups de fouet à la Mer ; qu'il avait fait jetter dans l'Hellespont une paire de Menottes pour l'enchaîner ; qu'il avait écrit une lettre menaçante au Mont Athos, & qu'enfin lorsqu'il arriva au pas des Termopiles [où deux hommes de front ne peuvent passer,] il était suivi de cinq millions deux cent quatre-vingt-trois mille deux cents vingt personnes, comme le dit le véridique & exact Hérodote.

Mon oncle disait toujours, serrez, serrez, en lisant ces contes de ma mere l'oye. Il disait, Hérodote a bien fait d'amuser & de flatter des Grecs par ces Romans, & Rollin a mal fait de ne pas les réduire à leur juste valeur, en écrivant pour des Français du dix huitiememe siecle.

CHAPITRE X.

DES PRETRES, OU PROPHETES, OU SCHOEN D'EGYPTE.

OUI, barbare, les Prêtres d'Egypte s'apellaient *Schoen*, & la Genese ne leur donne pas d'autre nom; la Vulgate même rend ce nom par *Sacerdos*. Mais qu'importe les noms ? Si tu avais sçu profiter de la philosophie de mon oncle, tu aurais recherché quelles étaient les fonctions de ces Schoen, leurs sciences, leurs impostures ; tu aurais taché

d'apprendre si un Schoen était toujours en Egypte un homme constitué en dignité, comme parmi nous un Evêque, & même un Archidiacre; ou si quelquefois on s'arrogeait le titre de Schoen, comme on s'appelle parmi nous Monsieur l'Abbé, sans avoir d'Abaye; si un Schoen, pour avoir été précepteur d'un grand Seigneur, & pour être nourri dans la maison, avait le droit d'attaquer impunément les vivants & les morts, & d'écrire sans esprit contre des Egyptiens qui passent pour en avoir.

Je ne doute pas qu'il n'y ait eu des Schoen fort savans; par exemple, ceux qui firent assaut des prodiges avec Moïse, qui changerent toutes les eaux de l'Egypte en sang, qui couvrirent tout le pays de Grenouilles, qui firent naître jusqu'à des Poux, mais qui ne purent les chasser; car il y a dans le Texte Hébreu, *ils firent ainsi, mais pour chasser les Poux ils ne purent.* La Vulgate les traite plus durement. Elle dit qu'ils ne purent même produire des Poux.

Je ne sais si tu es Schoen, & si tu fais ces beaux prodiges; car on dit que tu es fort initié dans les mysteres des Schoen de St. Médard; mais je préférerai toujours un Schoen doux, modeste, honnête, à un Schoen qui dit des injures à son prochain, à un Schoen qui cite souvent à faux & qui raisonne comme il cite, à un Scoen qui pousse l'horreur jusqu'à dire que Monsieur l'Abbé Bazin entendait mal le Grec, parce que son Typographe a oublié un Sigma & a mis un *oi* pour un *ei*.

Ah! mon fils, quand on a calomnié ainsi les morts, il faut faire pénitence le reste de sa vie.

CHAPITRE XI.

DU TEMPLE DE TYR.

JE passe sous silence une infinité de menues méprises du Schoen enragé contre mon oncle; mais je vous demande, mon cher lecteur, la permission de vous faire remarquer comme il est malin. Monsieur l'Abbé Bazin avait dit que le Temple d'Hercule à Tyr n'était pas des plus anciens. Les jeunes Dames qui sortent de l'Opéra comique pour aller chanter à table les jolies chansons de Mr. Collet; les jeunes Officiers, les Conseillers même de Grand'Chambre, Messieurs les Fermiers-Généraux, enfin tout ce qu'on appelle à Paris la bonne compagnie, se soucieront peut-être fort peu de savoir en quelle année le Temple d'Hercule fut bâti. Mon oncle le savait. Son implacable persécuteur se contente de dire vaguement qu'il était aussi ancien que la Ville; ce n'est pas là répondre; il faut dire en quel temps la Ville fut bâtie. C'est un point très-intéressant dans la situation présente de l'Europe. Voici les propres paroles de l'Abbé Bazin.

„ Il est dit dans les Annales de la Chine que les „ premiers Empereurs sacrifiaient dans un Temple. „ Celui d'Hercule à Tyr ne paraît pas être des plus

„ anciens. Hercule ne fut jamais chez aucun peuple „ qu'une Divinité ſécondaire, cependant le Temple „ de Tyr eſt très-antérieur à celui de Judée. Hiram „ en avait un magnifique lorſque Salomon aidé par „ Hiram bâtit le ſien. Hérodote, qui voyagea chez „ les Tyriens, dit que de ſon temps les Archives de „ Tyr ne donnaient à ce Temple que deux mille „ trois cents ans d'antiquité.

Il eſt clair par là que le Temple de Tyr n'était antérieur à celui de Salomon que d'environ douze cent années. Ce n'eſt pas là une antiquité bien reculée, comme tous les Sages en conviendront. Hélas ! preſque toutes nos antiquités ne ſont que d'hier ; il n'y a que quatre mille ſix cents ans qu'on éleva un Temple dans Tyr. Vous ſentez, ami lecteur, combien quatre mille ſix cent ans ſont peu de choſe dans l'étendue des ſiecles, combien nous ſommes peu de choſe, & ſur-tout combien un pédant orgueilleux eſt peu de choſe.

Quant au divin Hercule Dieu de Tyr, qui dépucela cinquante Demoiſelles en une nuit, mon oncle ne l'appelle que Dieu ſecondaire. Ce n'eſt pas qu'il eût trouvé quelqu'autre Dieu des Gentils qui en eût fait davantage, mais il avait de très-bonnes raiſons pour croire que tous les Dieux de l'antiquité, ceux même *majorum gentium*, n'étaient que des Dieux du ſécond ordre, auxquels préſidait le Dieu formateur, le maître de l'Univers, le *Deus optimus* des Romains, le *Knef* des Egyptiens, l'*Iaho* des Phéniciens, le *Mitra* des Babyloniens, le *Zeus* des Grecs, maître des Dieux & des hommes, l'*Iezad*

des anciens Perfans. Mon oncle, adorateur de la divinité, fe complaifait à voir l'Univers entier adorer un Dieu uuique, malgré les fuperftitions abominables dans lefquelles toutes les Nations anciennes, excepté les lettrés Chinois, fe font plongées.

CHAPITRE XII.

DES CHINOIS.

QUEL eft donc cet acharnement de notre adverfaire contre les Chinois, & contre tous les gens fenfés de l'Europe qui rendent juftice aux Chinois ? Le barbare n'héfite point à dire, *que les petits Philofophes ne donnent une fi haute antiquité à la Chine, que pour décréditer l'écriture.*

Quoi ! c'eft pour décréditer l'Ecriture Sainte que l'ArchevêqueNavarette, Gonzales deMendozat, Henniugius, Louis de Gufman, Semmedo, & tous les Miffionnaires, fans en excepter un feul, s'accordent à faire voir que les Chinois doivent être raffemblés en corps de Peuple depuis plus de cinq mille années ? Quoi ! c'eft pour infulter à la Religion Chrétienne, qu'en dernier lieu le Pere Parennin à réfuté avec tant d'évidence la chimere d'une prétendue colonie envoyée d'Egypte à la Chine ? Ne fe laffera-t-on jamais au bout de nos terres occidentales, de contefter aux Peuples de l'Orient leurs titres, leurs arts & leurs ufages ! Mon oncle était

était fort irrité contre cette témérité absurde. Mais comment accorderons-nous le Texte Hébreu avec le Samaritain ? Eh morbleu, comme vous pourrez, disait mon oncle ; mais ne vous faites pas moquer des Chinois ; laissez-les en paix comme ils vous y laissent.

Ecoute, cruel ennemi de feu mon cher oncle ; tâche de répondre à l'argument qu'il poussa rigoureusement dans sa brochure en huit volumes sur l'Histoire Générale. Mon oncle était aussi savant que toi, mais il était mieux savant, comme dit Montagne, ou si tu veux, il était aussi ignorant que toi (car en vérité que savons-nous ?) mais il raisonnait, il ne compilait pas. Or voici comme il raisonne puissamment dans le premier volume de cet Essai sur l'Histoire, où il se moque de beaucoup d'histoires.

„ Qu'importe, après tout, que ces Livres renferment, ou non, une chronologie toujours sure ? je veux que nous ne sachions pas en quel tems précisément vécut Charlemagne : dès qu'il est certain qu'il a fait de vastes conquêtes avec de grandes armées, il est clair qu'il est né chez une Nation nombreuse, formée en corps de peuple par une longue suite de siecles. Puis donc que l'Empereur Hiao, qui vivait incontestablement plus de deux mille quatre cents ans avant notre Ere, conquit tout le pays de la Corée, il est indubitable que son peuple était de l'antiquité la plus reculée. Depuis, les Chinois inventerent un cicle, un comput, qui commence

„ 2602 ans avant le nôtre. Eſt-ce à nous à leur „ conteſter une chronologie unanimement reçue „ chez eux, à nous qui avons ſoixante ſyſtèmes „ différens pour compter les temps anciens, & qui „ ainſi n'en avons pas un ?

„ Les hommes ne multiplient pas auſſi aiſément „ qu'on le penſe. Le tiers des enfans eſt mort au „ bout de dix ans. Les Calculateurs de la propaga- „ tion de l'eſpece humaine, ont remarqué qu'il „ faut des circonſtances favorables pour qu'une „ Nation s'accroiſſe d'un vingtieme au bout de cent „ années ; & très-ſouvent il arrive que la peuplade „ diminue, au lieu d'augmenter. De ſavans Chro- „ nologiſtes ont ſupputé qu'une ſeule famille après „ le Déluge, toujours occupée à peupler, & ſes „ enfans s'étant occupés de même, il ſe trouva „ en 250 ans beaucoup plus d'habitans que n'en „ contient aujourd'hui l'Univers. Il s'en faut beau- „ coup que le Talmud & les Mille & une nuit aient „ inventé rien de plus abſurde. On ne fait point „ ainſi des enfans à coups de plume. Voyez nos „ Colonies, voyez ces Archipels immenſes de l'A- „ ſie dont il ne ſort perſonne ; les Maldives, les „ Philippines, les Moluques n'ont pas le nombre „ d'habitans néceſſaire. Tout cela eſt encore une „ nouvelle preuve de la prodigieuſe antiquité de „ la population de la Chine.

Il n'y a rien à répondre, mon ami.

Voici encore comme mon oncle raiſonnait.

Abraham s'en va chercher du bled avec ſa femme en Egypte, l'année qu'on dit être la 1917 avant

notre Ere, il y a tout juste 3714 ans; c'était 428 ans après le Déluge universel. Il va trouver le Pharaon le Roi d'Egypte ; il trouve des Rois par-tout, à Sodome, à Gomore, à Gesor, à Salem; déja même on avait bâti la tour de Babel environ 314 ans avant le voyage d'Abraham en Egypte. Or, pour qu'il y ait tant de Rois, & qu'on bâtisse de si belles tours, il est clair qu'il faut bien des siecles. L'Abbé Bazin s'en tenait là, il laissait ses lecteurs tirer ses conclusions.

O l'homme discret que feu Mr. l'Abbé Bazin ! aussi avait-il vécu familierement avec Jerôme Carré, Guillaume Vadé, feu M. Ralph, auteur de Candide, & plusieurs autres grands personnages du siecle. Dis-moi qui tu hantes, & je te dirai qui tu es.

CHAPITRE XII.

DE L'INDE ET DU VEDAM.

L'ABBE' Bazin avant de mourir envoya à la bibliotheque du Roi le plus précieux manuscrit qui soit dans tout l'Orient. C'est un ancien commentaire d'un Brame nommé *Shumontou* sur le *Védam*, qui est le livre sacré des anciens Brachmanes. Ce manuscrit est incontestablement du temps où l'ancienne religion des Gimnosophistes commençait à se corrompre : c'est après nos livres sacrés, le monument le plus respectable de la créance de l'unité de Dieu ; il est intitulé *Ezour-Védam*, comme qui dirait le vrai Védam expliqué, le pur Védam. On ne peut pas douter qu'il n'ait été écrit avant l'expédition d'Alexandre dans les Indes, puisque long-

temps avant Alexandre, l'ancienne Religion Bramine ou Abrabine, l'ancien culte enseigné par Brama, avaient été corrompus par des superstitions & par des fables. Ces superstitions même avaient pénétré jusqu'à la Chine du temps de Confutzé, qui vivait environ trois cens ans avant Alexandre. L'Auteur de l'Ezour-Védam combat toutes ces superstitions qui commençaient à naître de son temps; or pour qu'elles aient pu pénétrer de l'Inde à la Chine, il faut un assez grand nombre d'années: ainsi quand nous supposerons que ce rare Manuscrit a été écrit environ quatre cens ans avant la conquête d'une partie de l'Inde par Alexandre, nous ne nous éloignerons pas beaucoup de la vérité.

Shumontou combat toutes les especes d'idolâtrie dont les Indiens commençaient alors à être infectés; & ce qui est extrêmement important, c'est qu'il rapporte les propres paroles du Védam, dont aucun homme en Europe jusqu'à présent n'avait connu un seul passage. Voici donc ces propres paroles du Védam attribué à Brama, citées dans l'*Ezour-Védam.*

C'est l'Etre Suprême qui a tout créé, le sensible & l'insensible; il y a eu quatre âges différens: tout perit à la fin de chaque âge; tout est submergé, & le déluge est un passage d'un âge à l'autre, &c.

Lorsque Dieu existait seul, & que nul autre être n'existait avec lui, il forma le dessein de créer le monde; il créa d'abord le temps, ensuite l'eau & la terre, & du mélange des cinq élémens; à sçavoir, la terre, l'eau, le feu, l'air & la lumiere, il en forma les différens corps, & leur donna la terre pour leur base. Il fit ce globe que nous habitons en forme ovale comme un œuf. Au milieu de la terre est la plus haute de toutes les montagnes nommée Mérou, (c'est

l'Immaus). Adimo (c'est le nom du premier homme) sortit des mains de Dieu. Socriti est le nom de son épouse. D'Adimo nâquit Brama, qui fut le Législateur des Nations & le Pere des Brames.

Une preuve non moins forte que ce livre fut écrit long-temps avant Alexandre, c'est que les noms des fleuves & des montagnes de l'Inde sont les mêmes que dans le *Hanscrit*, qui est la langue sacrée des Brachmanes. On ne trouve pas dans l'Ezour-Védam un seul des noms que les Grecs donnerent aux Pays qu'ils subjuguerent. L'Inde s'appelle *Sombou dipo*, le Gange *Zanoubi*, le Mont Immaus *Mérou*, &c.

Notre ennemi, jaloux des services que l'Abbé Bazin a rendu aux Lettres, à la Religion & à la Patrie, se ligue avec le plus implacable ennemi de notre chere Patrie, de nos Lettres & de notre Religion. Le Docteur Warburton (devenu je ne sais comment Evêque de Glocester) commentateur de Shakespear, & auteur d'un gros fatras contre l'Immortalité de l'ame, sous le nom de la divine légation de Moïse, il rapporte une objection de ce brave Prêtre hérétique contre l'opinion de l'Abbé Bazin bon catholique, & contre l'évidence que l'Ezour-Védam a été écrit avant Alexandre. Voici l'objection de l'Evêque.

„ Cela est aussi judicieux, qu'il le serait d'observer „ que les Annales des Sarrasins & des Turcs ont été „ écrites avant les conquêtes d'Alexandre, parce que „ nous n'y remarquons point les noms que les Grecs „ imposerent aux rivieres, aux villes & aux contrées „ qu'ils conquirent dans l'Asie mineure, & qu'on n'y „ lit que les noms anciens qu'elles avaient depuis les „ premiers temps. Il n'est jamais entré dans la tête de

„ ce Poëte, que les Indiens & les Arabes pouvaient „ exactement avoir la même envie de rendre les noms „ primitifs aux lieux d'où les Grecs avaient été chassés. Warburton ne connaît pas plus les vraisemblances que les bienséances. Les Turcs & les Grecs modernes ignorent aujourd'hui les anciens noms du pays que les uns habitent en vainqueurs & les autres en esclaves. Si nous déterrions un ancien Manuscrit grec, dans lequel *Stamboul* fut appellé Constantinople, l'*Atmeidam* Hippodrome, *Scutari* le Fauxbourg de Chalcédoine, le Cap *Janissari* Promontoire de Sigée, *Cara-Benguis* le Pont-Euxin, &c. nous conclurions que ce Manuscrit est d'un temps qui a précédé Mahomet II, & nous jugerions ce Manuscrit très-ancien, s'il ne contenait que les Dogmes de la primitive Eglise.

Il est donc très-vraisemblable que le Brachmane qui écrivait dans la *Zomboudipo*, c'est-à-dire dans l'Inde, écrivait avant Alexandre, qui donna un autre nom au *Zomboudipo*; & cette probabilité devient une certitude, lorsque ce Brachmane écrit dans le premier temps de la corruption de sa Religion, époque évidemment antérieure à l'expédition d'Alexandre.

Warburton, de qui l'Abbé Bazin avait relevé quelques fautes avec sa circonspection ordinaire, s'en est vengé avec toute l'âcreté du Pédantisme. Il s'est imaginé, selon l'ancien usage, que des injures étaient des raisons, & il a poursuivi l'Abbé Bazin avec toute la fureur que l'Angleterre entiere lui reproche. On n'a qu'à s'informer dans Paris à un ancien membre du Parlement de Londres, qui vient d'y fixer son séjour, du caractere de cet Evêque Warburton, commentateur de Shakespear & calomniateur de Moïse, on sçaura ce qu'on doit

penser de cet homme, & l'on apprendra comment les Savans d'Angleterre, & sur-tout le célebre Evêque Lowth, ont réprimé son orgueil & confondu ses erreurs.

CHAPITRE XIII.

QUE LES JUIFS HAISSAIENT TOUTES LES NATIONS.

L'AUTEUR du Supplément à la Philosophie de l'Histoire, croit accabler l'Abbé Bazin en répétant les injures atroces que lui dit Warburton au sujet des Juifs. Mon oncle était lié avec les plus savans Juifs de l'Asie. Ils lui avouerent qu'il avait été ordonné à leurs ancêtres d'avoir toutes les Nations en horreur; & en effet, parmi tous les Historiens qui ont parlé d'eux, il n'en est aucun qui ne soit convenu de cette vérité, & même pour peu qu'on ouvre les Livres de leurs Loix, vous trouverez au chapitre 4 du Deuteronome: *Il vous a conduit avec sa grande puissance, pour exterminer à votre entrée de très-grandes Nations.*

Au chap. 7: *Il consumera peu à peu les Nations devant vous, par parties, vous ne pourrez les exterminer toutes ensemble, de peur que les bêtes de la terre ne se multiplient trop.*

Il vous livrera leurs Rois entre vos mains, vous détruirez jusqu'à leur nom, rien ne pourra vous résister.

On trouverait plus de cent passages qui indiquent cette horreur pour tous les peuples qu'ils connaissaient; il ne leur était pas permis de manger avec les Egyptiens, de même qu'il était défendu aux Egyptiens de manger avec eux. Un Juif était souillé, & le serait encore aujourd'hui, s'il avait tâté d'un mouton tué par un étranger, s'il s'était servi d'une marmite étrangere. Il est donc constant que leur loi les rendait nécessairement les ennemis du genre humain. La Genese, il est vrai, fait descendre toutes les Nations du même pere. Les Persans, les Phéniciens, les Babyloniens, les Egyptiens, les Indiens, venaient de Noé comme les Juifs; qu'est ce que cela prouve, sinon que les Juifs haïssaient leurs freres? Les Anglais sont aussi les freres des Français. Cette consanguinité empêche-t-elle que Warburton ne nous haïsse? il hait jusqu'à ses compatriotes, qui le lui rendent bien.

Il a beau dire que les Juifs ne haïssaient que l'idolâtrie des autres Nations, il ne sait absolument ce qu'il dit. Les Persans n'étaient point idolâtres, & ils étaient l'objet de la haine juive. Les Persans adoraient un seul Dieu, & n'avaient point alors des simulacres. Les Juifs adoraient un seul Dieu & avaient des simulacres, douze Bœufs dans le Temple, & deux Chérubins dans le Saint des Saints. Ils devaient regarder tous leurs voisins comme leurs ennemis, puisqu'on leur avait promis qu'ils domineraient d'une Mer à l'autre, & depuis les bords du Nil jusqu'à ceux de l'Euphrate.

Cette

Cette étendue de terrein leur aurait composé un Empire immense. Leur loi qui leur promettait cet Empire, les rendait donc nécessairement ennemis de tous les Peuples qui habitaient depuis l'Euphrate jusqu'à la Méditerranée. Leur extrême ignorance ne leur permettait pas de connaître d'autres Nations, & en détestant tout ce qu'ils connoissaient, ils croyaient détester toute la terre.

Voilà l'exacte vérité. Warburton prétend que l'Abbé Bazin ne s'est exprimé ainsi, que parce qu'un Juif qu'il appelle grand babillard, avait fait autrefois une banqueroute audit Abbé Bazin. Il est vrai que le Juif Medina fit une banqueroute considérable à mon oncle; mais cela empêche-t-il que Josué n'ait fait pendre trente & un Rois, selon les Saintes Ecritures? Je demande à Warburton si l'on aime les gens que l'on fait pendre? *banghim.*

CHAPITRE XIV.

DE WARBURTON.

CONTREDITES un homme qui se donne pour savant, & soyez sûr alors de vous attirer des volumes d'injures. Quand mon oncle apprit que Warburton, après avoir commenté Shakespéar, commentait Moïse, & qu'il avait déja fait deux gros volumes pour démontrer que les Juifs, instruits

par Dieu-même, n'avaient aucune idée ni de l'immortalité de l'ame ni d'un jugement après la mort, cette entreprise lui parut monstrueuse, ainsi qu'à toutes les consciences timorées de l'Angleterre. Il en écrivit son sentiment à Mr. S... avec sa modération ordinaire. Voici ce que Mr. S... lui répondit.

MONSIEUR,

C'est une entreprise merveilleusement scandaleuse dans un Prêtre, *t'is an undertaking Wonderfully scandalous in a priest*, de s'attacher à détruire l'opinion la plus ancienne & la plus utile aux hommes. Il vaudrait bien mieux que ce Warburton commentât l'Opéra des Gueux, *the Beggars Opéra*, après avoir très-mal commenté Shakespéar, que d'entasser une érudition si mal digérée & si erronée pour détruire la Religion. Car enfin, notre sainte Religion est fondée sur la Juive. Si Dieu a laissé le Peuple de l'ancien Testament dans l'ignorance de l'immortalité de l'ame & des peines & des récompenses après la mort, il a trompé son Peuple chéri: la Religion Juive est donc fausse; la Chrétienne, fondée sur la Juive, ne s'appuye donc que sur un tronc pourri. Quel est le but de cet homme audacieux? je n'en sais encore rien. Il flatte le Gouvernement: s'il obtient un Evéché, il sera Chrétien; s'il n'en obtient point, j'ignore ce qu'il sera. Il a déja fait deux gros volumes sur la légation de Moïse, dans lesquels il ne dit pas un seul mot de son sujet. Cela ressemble au Chapitre des Bottes, où Monta-

gne parle de tout, excepté des Bottes; c'eſt un cahos de citations, dont on ne peût tirer aucune lumiere. Il a ſenti le danger de ſon audace, & il a voulu l'envelopper dans les obſcurités de ſon ſtile. Il ſe montre enfin plus à découvert dans ſon troiſieme volume. C'eſt là qu'il entaſſe tous les paſſages favorables à ſon impiété, & qu'il écarte tous ceux qui appuyent l'opinion commune. Il va chercher dans Job, qui n'était pas Hébreu, ce paſſage équivoque : *Comme le nuage qui ſe diſſipe & s'évanouit, ainſi eſt au tombeau l'homme qui ne reviendra plus.*

Et ce vain diſcours d'une pauvre femme à David : *Nous devons mourir; nous ſommes comme l'eau répandue ſur la terre qu'on ne peut plus ramaſſer.*

Et ces verſets du Pſeaume 88 : *Les morts ne peuvent ſe ſouvenir de toi, qui pourra te rendre des actions de grace dans la tombe? Que me reviendra-t-il de mon ſang quand je deſcendrai dans la foſſe? La pouſſiere t'adreſſera-t-elle des vœux? déclarera-t-elle la vérité?*

Montreras-tu tes merveilles aux morts? Les morts ſe leveront-ils? Auras-tu d'eux des prieres?

Le Livre de l'Eccléſiaſtique (dit-il page 170,) eſt encore plus poſitif. *Les vivants ſavent qu'ils mourront, mais les morts ne ſavent rien; point de récompenſe pour eux, leur mémoire périt à jamais.*

Il met ainſi à contribution Ezéchias, Jérémie, & tout ce qu'il peut trouver de favorable à ſon ſiſtême.

Cet acharnement à répandre le dogme funeſte de la mortalité de l'ame, a ſoulevé contre lui tout le Clergé. Il a tremblé que ſon Patron, qui penſe

comme lui, ne fût pas assez puissant pour lui faire avoir un Evéché. Quel parti a-t-il pris alors ? celui de dire des injures à tous les Philosophes. *Quis tulerit Gracchos de seditione quærentes ?* Il a élevé l'étendart du fanatisme dans une main, tandis que de l'autre il déployait celui de l'irréligion. Par-là il a ébloui la Cour ; & en enseignant réellement la mortalité de l'ame, & feignant ensuite de l'admettre, il aura probablement l'Evéché qu'il desire. Chez vous tout chemin mene à Rome, & chez nous tout chemin mène à l'Evéché.

Voilà ce que Mr. S. écrivait en 1758, & tout ce qu'il a prédit est arrivé. Warburton jouit d'un bon Evéché ; il insulte les Philosophes. En vain l'Evêque Lowth a pulvérisé son livre, il n'en est que plus audacieux ; il cherche même à persécuter ; & s'il pouvait, il ressemblerait au *Peachum in the Beggars Opera*, qui se donne le plaisir de faire pendre ses complices. La plupart des hypocrites ont le regard doux du chat & cachent leurs griffes : celui-ci découvre les siennes en levant une tête hardie ; il a été ouvertement délateur, & il voudrait être persécuteur.

Les Philosophes d'Angleterre lui reprochent l'excès de la mauvaise foi & celui de l'orgueil ; l'Eglise Anglicane le regarde comme un homme dangereux ; les Gens de lettres comme un écrivain sans goût & sans méthode, qui ne sait qu'entasser citations sur citations ; les Politiques comme un brouillon, qui fairait revivre, s'il pouvait, la Chambre étoilée. Mais il se moque de tout cela, *he vvrites about it goddess, and about it.*

Warburton me répondra peut-être qu'il n'a fait que suivre le sentiment de mon oncle & de plusieurs autres savans, qui ont tous avoué qu'il n'est pas parlé expressément de l'immortalité de l'ame dans la Loi Judaïque. Cela est vrai, il n'y a que des ignorans qui en doutent, & des gens de mauvaise foi qui affectent d'en douter. Mais le pieux Bazin disait que cette doctrine, sans laquelle il n'est point de religion, n'étant pas expliquée dans l'ancien Testament, y doit être sous-entendue; qu'elle y est virtuellement; que si on ne l'y trouve pas *totidem verbis*, elle y est *totidem litteris*; & qu'enfin, si elle n'y est point du tout, ce n'est pas à un Evêque à le dire.

Mais mon oncle a toujours soutenu que Dieu est bon; qu'il a donné l'intelligence à ceux qu'il a favorisés; qu'il a suppléé à notre ignorance. Mon oncle n'a point dit d'injures aux savans; il n'a jamais cherché à persécuter personne; au contraire, il a écrit contre l'intolérance le livre le plus honnête, le plus circonspect & le plus chrétien, le plus rempli de piété qu'on ait fait depuis Thomas à Kempis. Mon oncle, quoique un peu enclin à la raillerie, était paitri de douceur & d'indulgence. Il fit plusieurs pieces de théatre dans sa jeunesse, tandis que l'Evêque Warburton ne pouvait que commenter des comédies. Mon oncle, quand on sifflait ses pieces, sifflait comme les autres. Si Warburton a fait imprimer Guillaume Shakespear avec des notes, l'Abbé Bazin a fait imprimer Pierre Corneille aussi avec des notes. Si Warburton gouverne une Eglise, l'Abbé Bazin en a fait bâtir une qui n'approche pas à la vé-

rité de la magnificence de Mr. le Franc de Pompignan, mais enfin qui est assez propre. En un mot, je prendrai toujours le parti de mon oncle.

CHAPITRE XV.

CONCLUSION DES CHAPITRES PRE'CE'DENS.

TOUT le monde connait cette réponse prudente d'un Cocher à un Batelier: Si tu me dis que mon carrosse est un bélitre, je te dirai que ton bateau est un maraut. Le Batelier qui a écrit contre mon oncle a trouvé en moi un cocher qui le mene grand train. Ce sont là de ces honnêtetés littéraires dont on ne saurait fournir trop d'exemples pour former les jeunes gens à la politesse & au bon ton. Mais je préfere encore au beau discours de ce cocher l'apophteme de Montagne, *Ne regarde pas qui est le plus savant, mais qui est le mieux savant.* La science ne consiste pas à répéter au hazard ce que les autres ont dit, à coudre à un passage hébreu qu'on n'entend pas, un passage grec qu'on entend mal; à mettre dans un nouvel in-douze ce qu'on a trouvé dans un vieil infolio; à crier,

Nous rédigeons au long de point en point
Ce qu'on pense, mais nous ne pensons point.

Le vrai savant est celui qui n'a nourri son esprit que de bons livres, & qui a sçu mépriser les mauvais,

qui fait distinguer la vérité du mensonge & le vraisemblable du chimérique, qui juge d'une Nation par ses mœurs plus que par ses loix, parce que les loix peuvent être bonnes & les mœurs mauvaises. Il n'appuye point un fait incroyable de l'autorité d'un ancien Auteur. Il peut, s'il veut, faire voir le peu de foi qu'on doit à cet Auteur par l'intérêt que cet écrivain a eu de mentir ; & par le goût de son pays pour les fables ; il peut montrer que l'Auteur même est supposé. Mais ce qui le détermine le plus, c'est quand le livre est plein d'extravagances, il les réprouve, il les regarde avec dédain, en quelque-temps & par quelques mains qu'elles aient été écrites.

S'il voit dans Tite-Live qu'un Augure a coupé un caillou avec un rasoir, aux yeux d'un étranger nommé Lucumon devenu Roi de Rome, il dit, ou Tite-Live a écrit une sottise, ou Lucumon Tarquin & l'Augure étaient deux fripons qui trompaient le Peuple pour le mieux gouverner. En un mot, le sot copie, le pédant cite, & le savant juge.

Mr. Toxotès, qui copie & qui cite, & qui est incapable de juger, qui ne sait que dire des injures de Batelier à un homme qu'il n'a jamais vu, a donc eu affaire à un Cocher qui lui donne les coups de fouet qu'il méritait ; & le bout de son fouet a sanglé Warburton.

Tout mon chagrin dans cette affaire est que personne n'ayant lu la Diatribe de M. Toxotès [*],

(*) Toxotès est un mot Grec, qui signifie l'Archer.

très-peu de gens liront la réponse du neveu de l'Abbé Bazin ; cependant le sujet est intéressant, il ne s'agit pas moins que des Dames & des petits garçons de Babylone, des boucs de Mendès, de Warburton & de l'immortalité de l'ame. Mais tous ces objets sont épuisés. Nous avons tant de livres, que la mode de lire est passée. Je compte qu'il s'imprime vingt mille feuilles, au moins, par mois en Europe ; moi, qui suis grand lecteur, je n'en lis pas la quarantieme partie ; que fera donc le reste du genre humain ? Je voudrais dans le fond de mon cœur, que le College des Cardinaux me remerciât d'avoir anathématisé un Evêque Anglican, que l'Impératrice de Russie, le Roi de Pologne, le Roi de Prusse, le Hospodar de Valachie & le Grand-Visir me fissent des complimens sur ma pieuse tendresse pour l'Abbé Bazin mon oncle, qui a été fort connu d'eux. Mais ils ne m'en diront pas un mot, ils ne sauront rien de ma querelle. J'ai beau protester à la face de l'Univers, que M. Toxotès ne sçait ce qu'il dit : on me demande qui est M. Toxotès, & on ne m'écoute pas. Je remarque dans l'amertume de mon cœur, que toutes les disputes littéraires ont une pareille destinée. Le monde est devenu bien tiede ; une sottise ne peut plus être célébrée ; elle est étouffée le lendemain par cent sottises qui cedent la place à d'autres. Les Jésuites sont heureux, on parlera d'eux long-temps, depuis la Rochelle jusqu'à Macao. *Vanitas vanitatum.*

CHAPITRE

CHAPITRE XVI.

SUR LA MODESTIE DE WARBURTON

ET SUR

SON SYSTEME ANTIMOSAIQUE.

LA nature de l'homme est si faible, & on a tant d'affaires dans cette vie, que j'ai oublié en parlant de ce cher Warburton, de remarquer combien cet Evêque ferait pernicieux à la Religion Chrétienne & à toute Religion, si mon oncle ne s'était pas opposé vigoureusement à son hardiesse.

Les anciens Sages, dit Warburton [a], *crurent légitime & utile au public de dire le contraire de ce qu'ils pensaient.*

(b) *L'utilité, & non la vérité, était le but de la Religion.*

Il emploie un Chapitre entier à fortifier ce sistême par tous les exemples qu'il peut accumuler.

Remarquez que pour prouver que les Juifs étaient une Nation instruite par Dieu même, il dit que la doctrine de l'immortalité de l'ame & d'un jugement après la mort est d'une nécessité absolue, & que les Juifs ne la connaissaient pas. *Tout le monde*, dit-il, (c) *al man Kind, & spécialement les Nations les plus*

[a] Tom. II, pag. 89.
(b) Page 91.
(c) Premier volume, pag. 87.

savantes & les plus sages de l'antiquité, sont convenues de ce principe.

Voyez, mon cher lecteur, quelle horreur & quelle erreur dans ce peu de paroles, qui font le sujet de son livre. Si tout l'Univers, & particuliérement les Nations les plus sages & les plus savantes, croyaient l'immortalité de l'ame, les Juifs qui ne la croyaient pas, n'étaient donc qu'un Peuple de brutes & d'insensés que Dieu ne conduisait pas. Voilà l'horreur, dans un Prêtre qui insulte les pauvres Laïques. Hélas! que n'eût-il pas dit contre un Laïque qui eût avancé les mêmes propositions! Voici maintenant l'erreur.

C'est que du temps que les Juifs étaient une petite horde de Bedouins errante dans les déserts de l'Arabie Pétrée, on ne put prouver que toutes les Nations du Monde crussent l'ame immortelle. L'Abbé Bazin était persuadé, à la vérité, que cette opinion était reçue chez les Caldéens, chez les Persans, chez les Egyptiens, c'est-à-dire, chez les Philosophes de ces Nations; mais il est certain que les Chinois n'en avaient aucune connaissance, & qu'il n'en est point parlé dans les cinq Kings qui sont antérieurs de plusieurs siecles au temps de l'habitation des Juifs dans les déserts d'Oreb & de Cadés-Barné.

Comment donc ce Warburton, en avançant des choses si dangéreuses, & en se trompant si grossierement, a-t-il pu attaquer les Philosophes, & particulierement l'Abbé Bazin, dont il aurait dû rechercher le suffrage?

N'attribuez cette inconséquence, Mes freres,

qu'à la vanité ; c'est elle qui nous fait agir contre nos intérêts. La raison dit : nous hazardons une entreprise difficile, ayons des partisans. L'amour propre crie : écrasons tout pour régner. On croit l'amour propre. Alors on finit par être écrasé soi-même.

J'ajouterai encore à ce petit appendix, que l'Abbé Bazin est le premier qui ait prouvé que les Egyptiens sont un Peuple très-nouveau, quoiqu'ils soient beaucoup plus anciens que les Juifs ; nul savant n'a contredit la raison qu'il en apporte ; c'est qu'un pays inondé quatre mois de l'année depuis qu'il est coupé par des canaux, devait être inondé au moins huit mois de l'année avant que ces canaux eussent été faits. Or un pays toujours inondé était inhabitable. Il a fallu des travaux immenses, & par conséquent une multitude de siecles pour former l'Egypte.

Par conséquent les Syriens, les Babyloniens, les Persans, les Indiens, les Chinois, les Japonois, &c. durent être formés en corps de Peuples très-long-temps avant que l'Egypte pût devenir une habitation tolérable. On tirera de cette vérité les conclusions qu'on voudra, cela ne me regarde pas. Mais y a-t-il bien des gens qui se soucient de l'antiquité Egyptienne ?



CHAPITRE XVII.

DES HOMMES DE DIFFERENTES COULEURS.

MON devoir m'oblige de dire que l'Abbé Bazin admirait la Sageſſe éternelle dans cette profuſion de variétés dont elle a couvert notre petit globe. Il ne penſait pas que les huîtres d'Angleterre fuſſent engendrées des crocodiles du Nil, ni que les gérofliers des Iſles Moluques tiraſſent leur origine des ſapins des Pyrenées. Il reſpectait également les barbes des Orientaux, & les mentons dépourvus à jamais de poil folet, que Dieu a donnés aux Américains. Les yeux de perdrix des Albinos, leurs cheveux qui ſont de la plus belle ſoie & du plus beau blond, la blancheur éclatante de leur peau, leurs longues oreilles, leur petite taille d'environ trois pieds & demi, le raviſſaient en extaſe quand il les comparait aux Négres leurs voiſins, qui ont de la laine ſur la tête & de la barbe au menton, que Dieu a refuſée aux Albinos. Il avait vu des hommes rouges, il en avait vu de couleur de cuivre, il avait manié le tablier qui pend aux Hottentots & aux Hottentotes depuis le nombril juſqu'à la moitié des cuiſſes. O profuſion de richeſſes! s'écriait-il, ô que la Nature eſt féconde!

Je suis bien aise de révéler ici aux cinq ou six Lecteurs qui voudront s'instruire dans cette Diatribe, que l'Abbé Bazin a été violemment attaqué dans un Journal nommé *économique*, que j'ai acheté jusqu'à présent, & que je n'acheterai plus. J'ai été sensiblement affligé que cet Econome, après m'avoir donné une recette infaillible contre les punaises & contre la rage, & après m'avoir appris le secret d'éteindre en un moment le feu d'une cheminée, s'exprimer sur l'Abbé Bazin avec la cruauté que vous allez voir.

„ (*a*) L'opinion de M. l'Abbé Bazin qui croit „ ou fait semblant de croire, qu'il y a plusieurs especes d'hommes, est aussi absurde que celle de „ quelques Philosophes Payens qui ont imaginé des „ atomes blancs & des atomes noirs, dont la réu- „ nion fortuite a produit divers hommes & divers „ animaux.

M. l'Abbé Bazin avait vu dans ses voyages une partie du *reticulum mucosum* d'un Négre, lequel est entierement noir; c'est un fait connu de tous les Anatomistes de l'Europe. Quiconque voudra faire disséquer un Négre (j'entends après sa mort) trouvera cette membrane muqueuse noire comme de l'encre de la tête aux pieds. Or si ce rezeau est noir chez les Negres & blanc chez nous, c'est donc une différence spécifique. Or une différence spécifique entre deux races, forme assurément deux races différentes. Cela n'a nul rapport aux atomes

(*a*) Page 309, Recueil de 1745.

blancs & rouges d'Anaxagore, qui vivait il y a environ deux mille trois cents ans avant mon oncle.

Il vit non-seulement des Negres & des Albinos qu'il examina très-soigneusement, mais il vit aussi quatre rouges qui vinrent en France en 1725. Le même Econome lui a nié ces rouges. Il prétend que les habitans des Isles Caraïbes ne sont rouges que lorsqu'ils sont peints. On voit bien que cet homme-là n'a pas voyagé en Amérique. Je ne dirai pas que mon oncle y ait été, car je suis vrai, mais voici une Lettre que je viens de recevoir d'un homme qui a résidé long-temps à la Guadeloupe en qualité d'Officier du Roi.

Il y a réellement à la Guadeloupe, dans un quartier de la grande terre nommée le Pistolet, *dépendant de la Paroisse de l'Anse-Bertrand, cinq ou six familles de Caraïbes dont la peau est de la couleur de notre cuivre rouge; ils sont bien faits & ont de longs cheveux. Je les ai vus deux fois. Ils se gouvernent par leurs propres loix, & ne sont point Chrétiens. Tous les Caraïbes sont rougeâtres, &c.* Signé, *RIEU.* 20 Mai 1767.

Le Jésuite Laffiteau, qui avait vécu aussi chez les Caraïbes, convient que ces peuples sont rouges [*], mais il attribue, en homme judicieux, cette couleur à la passion qu'ont eu leurs meres de se peindre en rouge, comme il attribue la couleur des Negres au goût que les Dames de Congo & d'Angola ont eu de se peindre en noir : voici les paroles remarquables du Jésuite.

[*] Mœurs des Sauvages, page 68, tom. I.

„ Ce goût général dans toute la Nation ; & la „ vue continuelle de semblables objets, a dû faire „ impression sur les femmes enceintes comme les „ baguettes de diverses couleurs sur les brebis de „ Jacob, & c'est ce qui doit avoir contribué en pre- „ mier lieu à rendre les uns noirs par nature, & les „ autres rougeâtres, tels qu'ils le sont aujourd'hui.

Ajoutez à cette belle raison, que le Jésuite Lafiteau prétend que les Caraïbes descendent en droite ligne des peuples de Carie ; vous m'avouerez que c'est puissamment raisonner, comme dit l'Abbé Grisel.

CHAPITRE XVIII.

DES MONTAGNES ET DES COQUILLES.

J'AVOUERAI ingénument que mon oncle avait le malheur d'être d'un sentiment opposé à celui d'un grand Naturaliste, qui prétendait que c'est la Mer qui fait les montagnes, qu'après les avoir formées par son flux & son reflux, elle les a couvertes de ses flots, & qu'elle les a laissées toutes semées de ses poissons pétrifiés.

Voici, mon cher neveu, me disait-il, quelles sont mes raisons. 1°. Si la Mer par son flux avait d'abord fait un petit monticule de quelques pieds de sable depuis l'endrait où est aujourd'hui le Cap

de bonne Espérance jusqu'aux dernieres branches du Mont Immaux ou *Meroû*, j'ai grand peur que le reflux n'eût détruit ce que le flux aurait formé.

2°. Le flux de l'Océan a certainement amoncélé dans une longue suite de siecles les sables qui forment les Dunes de Dunkerke & de l'Angleterre ; mais elle n'a pu en faire des Rochers ; & ces Dunes sont fort peu élevées.

3°. Si en six mille ans elle a élevé de monticules de sable haut de quarante pieds, il lui aura fallû juste trente millions d'années pour former la plus haute Montagne des Alpes, qui a vingt mille pieds de hauteur ; supposé encore qu'il ne se soit point trouvé d'obstacles à cet arrangement, & qu'il y ait toujours eu de sable à point nommé.

4°. Comment le flux de la Mer, qui s'éleve tout au plus à huit pieds de haut sur nos Côtes, aura-t-il formé des Montagnes hautes de vingt mille pieds ? & comment les aura-t-il couvertes pour laisser des poissons sur les cimes ?

5°. Comment les marées & les courants auront-ils formé des enceintes presque circulaires de Montagnes telles que celles qui entourent le Royaume de Cachemire, le grand Duché de Toscane, la Savoie & le pays de Vaud ?

6°. Si la Mer avait été pendant tant de siecles au-dessus des Montagnes, il aurait donc fallu que tout le reste du Globe eût été couvert d'un autre Océan égal en hauteur, sans quoi les eaux seraient retombées par leur propre poids. Or un Océan qui pendant tant de siecles aurait couvert les Montagnes

des

des quatre parties du monde, aurait été égal à plus de quarante de nos Océans d'aujourd'hui. Ainsi il faudrait nécessairement qu'il y eût trente-neuf Océans au moins d'évanouis depuis le temps où ces Messieurs prétendent qu'il y a des poissons de mer pétrifiés sur le sommet des Alpes & du Mont Ararat.

7°. Considérez, mon cher neveu, que dans cette supposition des Montagnes formées & couvertes par la Mer, notre Globe n'aurait été habité que par des poissons. C'est, je crois, l'opinion de Téliamed. Il est difficile de comprendre que des Marsouins aient produit des hommes.

8°. Il est évident que si par impossible la Mer eût si long-temps couvert les Pirenées, les Alpes, le Caucase, il n'y aurait pas eu d'eau douce pour les Bipedes & les Quadrupedes. Le Rhin, le Rhône, la Saone, le Danube, le Pô, l'Euphrate, le Tigre, dont j'ai vu les sources, ne doivent leurs eaux qu'aux neiges & aux pluies qui tombent sur les cimes de ces rochers. Ainsi vous voyez que la nature entiere réclame contre cette opinion.

9°. Ne perdez point de vue cette grande vérité, que la nature ne se dément jamais. Toutes les especes restent toujours les mêmes. Animaux, végétaux, minéraux, métaux; tout est invariable dans cette prodigieuse variété. Tout conserve son essence. L'essence de la terre est d'avoir des Montagnes; sans quoi elle serait sans Rivieres : donc il est impossible que les Montagnes ne soient pas aussi anciennes que la terre. Autant vaudrait-il dire que nos corps ont été long-temps sans têtes. Je sais

qu'on parle beaucoup des Coquilles. J'en ai vu tout comme un autre. Les bords escarpés de plusieurs Fleuves & de quelques Lacs en sont tapissés ; mais je n'y ai jamais remarqué qu'elles fussent les dépouilles des monstres marins ; elles ressemblent plutôt aux habits déchirés des Moules & d'autres petits crustacées de Lacs & de Riviere. Il y en a qui ne sont visiblement que du talc, qui a pris des formes différentes dans la terre. Enfin, nous avons mille productions terrestres qu'on prend pour des productions marines.

Je ne nie pas que la Mer ne se soit avancée trente & quarante lieues dans le Continent, & que des atterrissements ne l'aient contrainte de reculer. Je sais qu'elle baignait autrefois Ravenne, Frejus, Aigues-mortes, Alexandrie, Rosette; & qu'elle en est présent fort éloignée. Mais de ce qu'elle a inondé & quitté tour-à-tour quelques lieues de terre, il ne faut pas en conclure qu'elle ait été par-tout. Ces pétrifications dont on parle tant, ces prétendues médailles de son long regne me sont fort suspectes. J'ai vu plus de mille cornes d'Ammon dans les champs vers les Alpes. Je n'ai jamais pu concevoir qu'elles aient renfermé autrefois un poisson indien nommé Nautilus, qui, par parenthese, n'existe pas. Elles m'ont paru de simples fossiles tournés en volutes, & je n'ai pas été plus tenté de croire qu'elles avaient été le logement d'un poisson des mers de Surate, que je n'ai pris les *Conchas veneris* pour de chapelles de Vénus, & les pierres étoilées pour de Etoiles. J'ai pensé avec plusieurs bons Observa-

teurs, que la nature, inépuisable dans ses ouvrages, a pu très-bien former une grande quantité de fossiles, que nous prenons mal-à-propos pour des productions marines. Si la Mer avait dans la succession des siecles formé des Montagnes, de couches de sable & de coquilles, on en trouverait des lits d'un bout de la terre à l'autre, & c'est assurément ce qui n'est pas vrai ; la chaîne des hautes Montagnes de l'Amérique en est absolument dépourvue. Savez vous ce qu'on répond à cette objection terrible ? *qu'on en trouvera un jour.* Attendons donc au moins qu'on en trouve.

Je suis même tenté de croire que ce fameux *Fallun* de Touraine n'est autre chose qu'une espece de miniere ; car si c'était un amas de vraies dépouilles de poissons que la Mer eût déposé par couches successivement & doucement dans ce canton, pendant quarante ou cinquante mille siecles, pourquoi n'en aurait-elle pas laissé autant en Brétagne & en Normandie ? Certainement si elle a submergé la Touraine si long-temps, elle a couvert à plus forte raison les pays qui sont au-delà. Pourquoi donc ces prétendues coquilles dans un seul canton d'une seule Province ? Qu'on réponde à cette difficulté.

J'ai trouvé des pétrifications en cent endroits ; j'ai vu quelques écailles d'huîtres pétrifiées à cent lieues de la Mer. Mais j'ai vu aussi, sous vingt pieds de terre, des monnoies Romaines, des anneaux de Chevaliers, à plus de neuf cents milles de Rome ; & je n'ai point dit, ces anneaux, ces especes d'or

& d'argent ont été fabriqués ici. Je n'ai point dit non plus, ces huîtres sont nées ici : j'ai dit, des Voyageurs ont apporté ici des anneaux, de l'argent & des huîtres.

Quand je lus, il y a quarante ans qu'on avait trouvé dans les alpes des coquilles de Syrie, je dis, je l'avoue, d'un ton un peu goguenard, que ces coquilles avaient été apparamment apportées par des Pélérins qui revenaient de Jérusalem : Mr. de Buffon m'en reprit très-vertement dans sa Théorie de la Terre, page 281... Je n'ai pas voulu me brouiller avec lui pour des coquilles; mais je suis demeuré dans mon opinion, parce que l'impossibilité que la Mer ait formé les Montagnes m'est démontrée. On a beau me dire que le Porphire est fait de pointes d'Oursin, je le croirai quand je verrai que le Marbre blanc est fait de plumes d'Autruche.

Il y a plusieurs années qu'un Irlandais, Jésuite secret, nommé Néedham, qui disait avoir d'excellens Microscopes, crut s'appercevoir qu'il avait fait naître des Anguilles avec de l'infusion de bled ergoté dans des bouteilles. Aussi-tôt voilà des Philosophes qui se persuadent que si un Jésuite a fait des Anguilles sans germe, on pourra faire de même des Hommes. On n'a plus besoin de la main du grand Demiurgos; le Maître de la Nature n'est plus bon à rien. De la farine grossiere produit des Anguilles, une farine plus pure produira des Singes, des Hommes & des Anes. Les germes sont inutiles : tout naîtra de soi-même. On bâtit sur cette expérience prétendue un nouvel Univers, comme nous faisions

un monde, il y a cent ans avec la matiere subtile, la globuleuse & la canelée. Un mauvais plaisant, mais qui raisonnait bien, dit qu'il y avait là Anguille sous roche, & que la fausseté se découvrirait bientôt. En effet, il fut constaté que les Anguilles n'étaient autre chose que des parties de la farine corrompue qui fermentait; & le nouvel Univers disparut.

Il en avait été de même autrefois. Les vers se formaient par corruption dans la viande exposée à l'air: les Philosophes ne soupçonnaient pas que ces vers pouvaient venir des mouches qui déposaient leurs œufs sur cette viande, & que ces œufs deviennent des vers avant d'avoir des ailes. Les Cuisiniers enfermerent leurs viandes dans des treillis de toiles; alors plus de vers, plus de génération par corruption.

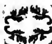
J'ai combattu quelquefois de pareilles chimeres, & sur-tout celle du Jésuite Néedham. Un des grands agrémens de ce monde, est que chacun puisse avoir son sentiment sans altérer l'union fraternelle. Je puis estimer la vaste érudition de Mr. Guignes, sans lui sacrifier les Chinois que je croirai toujours la premiere Nation de la Terre qui ait été civilisée après les Indiens. Je sais rendre justice aux vastes connaissances & au génie de Mr. de Buffon, en étant fortement persuadé que les Montagnes sont de la date de notre Globe & de toutes les choses, & même en ne croyant point aux molécules organiques. Je puis avouer que le Jésuite Néedham, déguisé heureusement en Laïque, a eu de Microscopes;

mais je n'ai point prétendu le blesser en doutant qu'il eût créé des Anguilles avec de la farine.

Je conserve l'esprit de charité avec tous les Doctes jusques à ce qu'ils me disent des injures ou qu'ils me jouent quelque mauvais tour. Car l'homme est fait de façon qu'il n'aime point du tout à être vilipendé & vexé. Si j'ai été un peu goguenard, & si j'ai par là déplu autrefois à un Philosophe Lapon, qui voulait qu'on perçât un trou jusqu'au centre de la terre; qu'on disséquât des cervelles des Géants pour connaître l'essence de la pensée; qu'on exaltât son ame pour prédire l'avenir, & qu'on enduisît tous les malades de poix résine, c'est que ce Lapon m'avait horriblement molesté; & cependant j'ai bien demandé pardon à Dieu de l'avoir tourné en ridicule; car il ne faut pas affliger son prochain, c'est manquer à la raison universelle.

Au reste, j'ai toujours pris le parti des pauvres Gens de Lettres quand ils ont été injustement persécutés: quand, par exemple, on a juridiquement accusé les Auteurs d'un Dictionnaire en vingt volumes in-folio d'avoir composé ce Dictionnaire pour faire enchérir le pain, j'ai beaucoup crié à l'injustice.

Ce discours de mon bon oncle me fit verser des larmes de tendresse.



CHAPITRE XIX.

DES TRIBULATIONS DE CES PAUVRES GENS DE LETTRES.

QUAND mon oncle m'eut ainsi attendri, je pris la liberté de lui dire : vous avez couru une carriere bien épineuse, je sens qu'il vaut mieux être Receveur des finances, ou Fermier Général, ou Evêque, qu'homme de Lettres ; car enfin, quand vous eûtes appris le premier aux Français, que les Anglais & les Turcs donnaient la petite vérole à leurs enfans pour les en préserver, vous sçavez que tout le monde se moqua de vous. Les uns vous prirent pour un Hérétique, les autres pour un Musulman. Ce fut bien pis lorsque vous vous mêlâtes d'expliquer les découvertes de Newton, dont les Ecoles Welches n'avaient pas encore entendu parler : on vous fit passer pour un ennemi de la France. Vous hazardâtes de faire quelques Tragédies. Zaïre, Oreste, Sémiramis, Mahomet, tomberent à la premiere représentation. Vous souvenez-vous, mon cher oncle, comme votre Adélaïde-Duguesclin fut sifflée d'un bout à l'autre ? Quel plaisir c'était ! Je me trouvai à la chute de Tancrede ; on disait en pleurant & en sanglotant, ce pauvre homme n'a jamais rien fait de si mauvais.

Vous futes assailli en divers temps d'environ sept

cents cinquante Brochures, dans lesquelles les uns disaient, pour prouver que Mérope & Alzire sont des Tragédies détestables, que Monsieur votre pere, qui fut mon grand-pere, était un paysan ; & d'autres qu'il était revêtu de la dignité de Guichetier Porte-clefs du Parlement de Paris, charge importante dans l'Etat, mais de laquelle je n'ai jamais entendu parler, & qui n'aurait d'ailleurs que peu de rapport avec Alzire & Mérope, ni avec le reste de l'Univers, que tout faiseur de Brochures doit, comme vous l'avez dit, avoir toujours devant les yeux.

On vous attribuait l'excellent Livre intitulé, *les Hommes* (je ne sçais ce que c'est que ce Livre, ni vous non plus), & plusieurs Poemes immortels, comme la Chandelle d'Arras, & la Poule à ma tante, & le second tome de Candide, & le Compere Mathieu. Combien de Lettres anonymes avez-vous reçues ? Combien de fois vous a-t-on écrit, *donnez-moi de l'argent, ou je ferai contre vous une Brochure.* Ceux même à qui vous avez fait l'aumône, n'ont-ils pas quelquefois témoigné leur reconnoissance par quelque satyre bien mordante ?

Ayant ainsi passé par toutes les épreuves, dites-moi, je vous prie, mon cher oncle, quels sont les ennemis les plus implacables, les plus bas, les plus lâches dans la Littérature, & les plus capables de nuire ?

Le bon Abbé Bazin me répondit en soupirant : mon neveu, après les Théologiens les chiens les plus acharnés à suivre leur proie, sont les folliculaires, & après les folliculaires marchent les faiseurs

de

de cabale au Théatre. Les Critiques en Histoire & en Physique ne font pas grand bruit. Gardez-vous sur-tout, mon neveu, du métier de Sophocle & d'Euripide, à moins que vous ne fassiez vos Tragédies en latin comme Grotius, qui nous a laissé de belles Pieces entierement ignorées, d'Adam chassé, de Jesus patient, & de Joseph, sous le nom de Sofonfoné, qu'il croit un mot égyptien.

Eh pourquoi, mon oncle, ne voulez-vous pas que je fasse des Tragédies, si j'en ai le talent ? Tout homme peut apprendre le Latin & le Grec, ou la Géométrie, ou l'Anatomie; tout homme peut écrire l'Histoire; mais il est très-rare, comme vous savez, de trouver un bon Poëte. Ne serait ce pas un vrai plaisir de faire de grands vers boursoufflés, dans lesquels des *Héros déplorables* rimeraient avec *des exemples mémorables*, & *les forfaits* & *les crimes* avec les *cœurs magnanimes*, & les *justes Dieux* avec les *exploits glorieux ?* une fiere Actrice ferait ronfler ce galimatias; elle serait applaudie par deux cents jeunes Courtaux de boutique, & elle me dirait après la Piece; sans moi vous auriez été sifflé, vous me devez votre gloire. J'avoue qu'un pareil succès tourne la tête quand on a une noble ambition.

O mon neveu, me repliqua l'Abbé Bazin, je conviens que rien n'est plus beau! mais souvenez-vous comment l'auteur de Cinna, qui avait appris à la Nation à penser & à s'exprimer, fut traité par Claveret, par Chapelain, par Scuderi, Gouverneur de Notre-Dame de la Garde, & par l'Abbé d'Aubignac Prédicateur du Roi.

Songez que le Prédicateur, auteur de la plus mauvaise Tragédie de ce temps, & qui pis est, d'une Tragédie en prose, appellée Corneille *Mascarille*, il n'est fait, selon le Prédicateur, que pour vivre avec les Portiers de Comédie ; *Corneille piaille toujours, ricane toujours, & ne dit jamais rien qui vaille.*

Ce sont là les honneurs qu'on rendait à celui qui avait tiré la France de la barbarie. Il était réduit, pour vivre, à recevoir une pension du Cardinal de Richelieu, qu'il nomme *son maître.* Il était forcé de rechercher la protection de Montauron, à lui dédier Cinna, à comparer dans son Epître dédicatoire Montauron à Auguste, & Montauron avait la préférence.

Jean Racine, égal à Virgile pour l'harmonie & la beauté du langage, supérieur à Euripide & à Sophocle ; Racine, le poete du cœur, & d'autant plus sublime qu'il ne l'est que quand il faut l'être ; Racine le seul poete tragique de son temps, dont le génie ait été conduit par le goût ; Racine le premier homme du siecle de Louis XIV. dans les beaux Arts, & la gloire éternelle de la France, a-t-il essuyé moins de dégoût & d'opprobre ? Tous ses chef-d'œuvres ne furent-ils pas parodiés à la Farce dite *Italienne* ?

Visé, l'Auteur du Mercure Galant, ne se déchaîna-t-il pas toujours contre lui ? Subligni ne prétendit-il pas le tourner en ridicule ? vingt cabales ne s'éleverent-elles pas contre tous ses ouvrages ? n'eut-il pas toujours des ennemis, jusqu'à ce qu'enfin le Jésuite la Chaise le rendit suspect de Jansénisme auprès du Roi, & le fit mourir de cha-

grin ? Mon neveu, la mode n'eſt plus d'accuſer de Janſéniſme ; mais ſi vous avez le malheur de travailler pour le Théatre & de réuſſir, on vous accuſera d'être Athée.

Ces paroles de mon bon oncle ſe graverent dans mon cœur : j'avais déja commencé une Tragédie, je l'ai jettée au feu ; & je conſeille à tous ceux qui ont la manie de travailler en ce genre d'en faire autant.

CHAPITRE XX.

DES SENTIMENS THE'OLOGIQUES

DE FEU L'ABBE' BAZIN.

De la juſtice qu'il rendait à l'Antiquité, & de quatre Diatribes compoſées par lui à cet effet.

POUR mieux faire connaître la piété & l'équité de l'Abbé Bazin, je ſuis bien aiſe de publier ici quatre Diatribes de ſa façon, compoſées ſeulement pour ſa ſatisfaction particuliere ; la premiere eſt ſur la cauſe & les effets ; la ſeconde traite de Sanchoniaton, l'un des plus anciens Ecrivains qui aient *mis la plume à la main* pour écrire gravement des ſottiſes ; la troiſieme eſt ſur l'Egypte, dont il faiſait aſſez peu de cas (ce n'eſt pas de ſa Diatribe dont il faiſait peu de cas, c'eſt de l'Egypte) ; dans

la quatrieme, il s'agit d'un ancien Peuple à qui on coupa le nez, & qu'on envoya dans le désert ; cette derniere élucubration est très-curieuse & très-instructive.

PREMIERE DIATRIBE

DE M. L'ABBE' BAZIN.

SUR LA CAUSE PREMIERE.

UN jour le jeune Madétés se promenait vers le Port de Pyrée ; il rencontra Platon qu'il n'avait point encore vu ; Platon lui trouvant une physionomie heureuse, lia conversation avec lui ; il découvrit en lui un sens assez droit : Madétés avait été instruit dans les Belles-Lettres, mais il ne sçavait rien, ni en Physique, ni en Géométrie, ni en Astronomie, cependant il avoua à Platon qu'il était Epicurien.

Mon fils, lui dit Platon, Epicure était un fort honnête homme, il vécut & il mourut en sage ; sa volupté, dont on a parlé si diversement, consistait à éviter les excès ; il recommanda l'amitié à ses Disciples, & jamais précepte n'a été mieux observé. Je voudrais faire autant de cas de sa Philosophie que de ses mœurs. Connaissez-vous bien à fond la Doctrine d'Epicure ? Madétés lui répondit ingénument qu'il ne l'avait point étudiée ; je sais seulement, dit-il, que les Dieux ne se sont jamais mêlés de

rien, & que le principe de toutes choſes eſt dans les atomes, qui ſe ſont arrangés d'eux-mêmes, de façon qu'ils ont produit ce monde tel qu'il eſt.

PLATON.

Ainſi, donc, mon fils, vous ne croyez pas que ce ſoit une Intelligence qui ait préſidé à cet Univers, dans lequel il y a tant d'êtres intelligents ? Voudriez-vous bien me dire qu'elle eſt votre raiſon d'adopter cette Philoſophie ?

MADETES.

Ma raiſon eſt que je l'ai toujours entendu dire à mes amis & à leurs maîtreſſes avec qui je ſoupe ; je m'accommode fort de leurs atomes. Je vous avoue que je n'y entends rien ; mais cette Doctrine m'a paru auſſi bonne qu'une autre ; & il faut bien avoir une opinion quand on commence a fréquenter la bonne compagnie ; j'ai beaucoup d'envie de m'inſtruire, mais il m'a paru juſqu'ici plus commode de penſer ſans rien ſavoir.

Platon lui dit ; ſi vous avez quelque deſir de vous éclairer, je ſuis Magicien, & je vous ferai voir des choſes fort extraordinaires ; ayez ſeulement la bonté de m'accompagner à ma maiſon de campagne qui eſt à cinq cents pas d'ici, & peut-être ne vous répentirez-vous pas de votre complaiſance. Madétés le ſuivit avec tranſport. Dès-qu'ils furent arrivés, Platon lui montra une Squélette ; le jeune homme

recula d'horreur à ce spectacle nouveau pour lui. Platon lui parla en ces termes.

Considérez bien cette forme hideuse qui semble être le rebut de la nature, & jugez de mon art par tout ce que je vais opérer avec cet assemblage informe qui vous a paru si abominable.

Premierement, vous voyez cette espece de boule qui semble couronner tout ce vilain assemblage. Je vais faire passer par la parole dans le creux de cette boule une substance moëlleuse & douce, partagée en mille petites ramifications, que je ferai descendre imperceptiblement par cet espece de long bâton à plusieurs nœuds que vous voyez attaché à cette boule, & qui se termine en pointe dans un creux. J'adapterai au haut de ce bâton un tuyau par lequel je ferai entrer l'air, au moyen d'une soupape qui pourra jouer sans cesse; & bientôt après, vous verrez cette fabrique se remuer d'elle-même.

A l'égard de tous les autres morceaux informes qui vous paraissent comme des restes d'un bois pourri, & qui semblent être sans utilité, comme sans force & sans grace, je n'aurai qu à parler & ils seront mis en mouvement par des especes de cordes d'une structure inconcevable. Je placerai au milieu de ces cordes une infinité de canaux remplis d'une liqueur qui, en passant par des tamis, se changera en plusieurs liqueurs différentes, & coulera dans toute la machine vingt fois par heure; le tout sera recouvert d'une étoffe blanche, moëlleuse & fine; chaque partie de cette machine aura un mouvement particulier qui ne se démentira point. Je

placerai entre ces demi cerceaux, qui ne semblent bons à rien, un gros réservoir fait à-peu près comme une pomme de Pin ; ce réservoir se contractera & se dilatera chaque moment avec une force étonnante. Il changera la couleur de la liqueur qui passera dans toute la machine. Je placerai, non loin de lui, un sac percé en deux endroits qui ressemblera au tonneau des Danaïdes. Il se remplira & se vuidera sans cesse ; mais il ne se remplira que de ce qui est nécessaire, & ne se vuidera que du superflu. Cette machine sera un si étonnant laboratoire de Chymie, un si profond ouvrage de Méchanique & d Hydraulique, que ceux qui l'auront étudié ne pourront jamais le comprendre. De petits mouvements y produiront une force prodigieuse ; il sera impossible à l'art humain d'imiter l'artifice qui dirigera cette Automate. Mais ce qui vous surprendra davantage, c'est que cette Automate sera approchée d une figure à-peu-près semblable ; il s'en formera une troisieme figure. Ces machines auront des idées ; elles raisonneront, elles parleront comme vous, elles pourront mésurer le ciel & la terre. Mais je ne vous ferai point voir cette rareté, si vous ne me promettez que quand vous l'aurez vue, vous avouerez que j'ai beaucoup d'esprit & de puissance.

MADET'E'S.

Si la chose est ainsi, j'avouerai que vous en savez plus qu'Epicure & que tous les Philosophes de la Grece.

PLATON.

Eh bien, tout ce que je vous ai promis est fait. Vous êtes cette machine ; c'est ainsi que vous êtes formé, & je ne vous ai pas montré la millieme partie des ressorts qui composent votre existence ; tous ces ressorts sont exactement proportionnés les uns aux autres ; tous s'aident réciproquement : les uns conservent la vie, les autres la donnent, & l'espece se perpétue de siecle en siecle par un artifice qu'il n'est pas possible de découvrir. Les plus vils animaux sont formés avec un appareil non moins admirable, & les spheres célestes se meuvent dans l'espace avec une méchanique encor plus sublime ; jugez après cela si un Etre intelligent n'a pas formé le monde, & si vos atomes n'ont pas eu besoin de cette cause intelligente.

Madétés, étonné, demanda au magicien qui il était. Platon lui dit son nom : le jeune homme tomba à genoux, adora Dieu, & aima Platon toute sa vie.

Ce qu'il y a de très-remarquable pour nous ; c'est qu'il vécut avec les Epicuriens comme auparavant. Ils ne furent point scandalisés qu'il eût changé d'avis. Il les aima, il en fut toujours aimé. Les gens de sectes différentes soupaient ensemble gaiement chez les Grecs & chez les Romains. C'était le bon temps.

SECONDE

SECONDE DIATRIBE
DE L'ABBE' BAZIN.
DE SANCHONIATON.

SANCHONIATON ne peut être un Auteur supposé. On ne suppose un ancien Livre que dans le même esprit qu'on forge d'anciens titres pour fonder quelque prétention disputée. On employa autrefois des fraudes pieuses, pour appuyer des vérités qui n'avaient pas besoin de ce malheureux secours. De zélés indiscrets forgerent de très-mauvais vers grecs, attribués aux Sibylles, des lettres de Pilate, & l'Histoire du magicien Simon, qui tomba du haut des airs aux yeux de Neron. C'est dans le même esprit qu'on imagina la donation de Constantin & les fausses Décretales. Mais ceux dont nous tenons les fragmens de Sanchoniaton, ne pouvaient avoir aucun intérêt à faire cette lourde friponnerie. Que pouvait gagner Philon de Biblos qui traduisit en grec Sanchoniaton, à mettre cette Histoire & cette Cosmogonie sous le nom de ce Phénicien ? c'est à-peu près comme si on disait qu'Hésiode est un Auteur supposé.

Eusebe de Césarée, qui rapporte plusieurs fragmens de cette traduction faite par Philon de Biblos, ne s'avisa jamais de soupçonner que Sanchoniaton fût un Auteur apocriphe. Il n'y a donc nulle raison

de douter que sa Cosmogonie ne lui appartienne.

Ce Sanchoniaton vivait à peu-près dans le temps où nous plaçons les dernieres années de Moïse. Il n'avait probablement aucune connaissance de Moïse, puisqu'il n'en parle pas, quoiqu'il fût dans son voisinage. S'il en avait parlé, Eusebe n'eût pas manqué de le citer comme un témoignage authentique des prodiges opérés par Moïse. Eusebe aurait insisté d'autant plus sur ce témoignage, que, ni Manethon, ni Cheremon, Auteurs Egyptiens; ni Eratostenes; ni Hérodote, ni Diodore de Sicile, qui ont tant écrit sur l'Egypte, trop occupés d'autres objets, n'ont jamais dit un seul mot de ces fameux & terribles Miracles, qui durent laisser d'eux une mémoire durable, & effrayer les hommes de siecle en siecle. Ce silence de Sanchoniaton a même fait soupçonner très-justement à plusieurs Docteurs, qu'il vivait avant Moïse.

Ceux qui le font contemporain de Gédéon, n'appuient leur sentiment que sur un abus des paroles de Sanchoniaton même. Il avoue qu'il a consulté le grand Prêtre Jésombal. Or ce Jésombal, disent nos Critiques, est vraisemblablement Gédéon. Mais pourquoi, s'il vous plaît, ce Jésombal était-il Gédéon? Il n'est point dit que Gédéon fût Prêtre. Si le Phénicien avait consulté le Juif, il aurait parlé de Moïse & des Conquêtes de Josué. Il n'aurait pas admis une cosmogonie absolument contraire à la Genese: il aurait parlé d'Adam; il n'aurait pas imaginé des générations entierement différentes de celles que la Genese a consacrées.

Cet ancien Auteur Phénicien avoue en propres mots, qu'il a tiré une partie de son Histoire des Ecrits de Thot, qui florissait huit cents ans avant lui. Cet aveu, auquel on ne fait pas assez d'attention, est un des plus curieux témoignages que l'antiquité nous ait transmis. Il prouve qu'il y avait donc déja huit cents ans qu'on avait des Livres écrits avec le secours de l'Alphabet, & que les Nations cultivées pouvaient par ce secours s'entendre les unes les autres, & traduire réciproquement leurs ouvrages. Sanchoniaton entendait les Livres de Thot écrits en langue Egyptienne. Le premier Zoroastre était beaucoup plus ancien, & ses Livres étaient la Catéchese des Persans. Les Chaldéens, les Syriens, les Persans, les Phéniciens, les Egyptiens, les Indiens, devaient nécessairement avoir commerce ensemble, & l'Ecriture Alphabétique devait faciliter ce commerce. Je ne parle pas des Chinois, qui étaient depuis long-temps un grand Peuple, & composaient un Monde séparé.

Chacun de ces Peuples avait déja son Histoire. Lorsque les Juifs entrerent dans le Pays voisin de la Phénicie, ils pénétrerent jusqu'à la Ville de Dabir, qui s'appellait autrefois la Ville des Lettres (*). *Alors Caleb dit : Je donnerai ma Fille Axa pour femme à celui qui prendra Eta, & qui ruinera la Ville des Lettres. Et Othoniel, fils de Cenès, frere puîné de Caleb, l'ayant prise, il lui donna pour femme sa fille Axa.*

(*) Juges, Chapitre I.

Il paraît par ce passage, que Caleb n'aimait pas les Gens de Lettres : mais si on cultivait les sciences anciennement dans cette petite Ville de Dabir, combien devaient-elles être en honneur dans la Phénicie, dans Sydon & dans Tyr, qui étaient appellés le Pays des Livres, le Pays des Archives, & qui enseignerent leur Alphabet aux Grecs ?

Ce qui est fort étrange, c'est que Sanchoniaton, qui commence son Histoire au même temps où commence la Genese, & qui compte le même nombre de générations, ne fait pas cependant plus de mention du Déluge que les Chinois. Comment la Phénicie, ce Pays si renommé par ses expéditions maritimes, ignorait-elle ce grand évenement !

Cependant l'antiquité le croyait ; & la magnifique description qu'en fait Ovide, est une preuve que cette idée était bien générale : car de tous les récits qu'on trouve dans les métamorphoses d'Ovide, il n'en est aucun qui soit de son invention. On prétend même que les Indiens avaient déja parlé d'un Déluge universel avant celui de Deucalion. Plusieurs Brachmanes croyaient (dit-on) que la Terre avait essuyé trois Déluges.

Il n'en est rien dit dans l'Ezour-Védam, ni dans le Cormovédam, que j'ai lus avec une grande attention ; mais plusieurs Missionnaires envoyés dans l'Inde, s'accordent à croire que les Brames reconnaissent plusieurs Déluges. Il est vrai que chez les Grecs on ne connaissait que les deux Déluges particuliers d'Ogigès & de Deucalion. Le seul Auteur Grec connu qui ait parlé d'un Déluge universel est Appollo-

dore, qui n'eſt antérieur à notre Ere que d'environ cent quarante ans. Ni Homere, ni Héſiode, ni Hérodote, n'ont fait mention du Déluge de Noé, & le nom de Noé ne ſe trouve chez aucun ancien Auteur Profane.

La mention de ce Déluge univerſel, faite en détail & avec toutes ſes circonſtances, n'eſt que dans nos Livres ſacrés. Quoique Voſſius & pluſieurs autres ſavans aient prétendu que cette inondation n'a pu être univerſelle, il ne nous eſt pas permis d'en douter. Je ne rapporte la coſmogonie de Sanchoniaton, que comme un ouvrage profane. L'auteur de la Geneſe était inſpiré, & Sanchoniaton ne l'était pas. L'ouvrage de ce Phénicien n'eſt qu'un monument précieux des anciennes erreurs des hommes.

C'eſt lui qui nous apprend qu'un des premiers cultes établis ſur la terre, fut celui des productions de la terre même; & qu'ainſi les oignons étaient conſacrés en Egypte bien long-temps avant les ſiecles auxquels nous rapportons l'établiſſement de cette coutume. Voici les paroles de Sanchoniaton.
„ Ces anciens hommes conſacrerent des plantes que
„ la terre avait produites; ils les crurent divines:
„ eux & leur poſtérité & leurs ancêtres révérerent
„ les choſes qui les faiſaient vivre, ils leur offrirent
„ leur boire & leur manger. Ces inventions & ce
„ culte étaient conformes à leur faibleſſe & à la pu-
„ ſillanimité de leur eſprit.

Ce paſſage, ſi curieux, prouve invinciblement que les Egyptiens adoraient leurs oignons long-tems avant Moïſe; & il eſt étonnant qu'aucun livre hé-

braïque ne reproche ce culte aux Egyptiens : mais voici ce qu'il faut considérer. Sanchoniaton ne parle point expressément d'un Dieu dans sa Cosmogonie ; tout chez lui semble avoir son origine dans le cahos, & ce cahos est débrouillé par l'esprit vivifiant qui se mêle avec les principes de la Nature. Il pousse la hardiesse de son systême jusqu'à dire, *que des animaux qui n'avaient point de sens, engendraient des animaux intelligens.*

Il n'est pas étonnant après cela, qu'il reproche aux Egyptiens d'avoir consacré des plantes. Pour moi je crois que ce culte des plantes utiles à l'homme, n'était pas d'abord si ridicule que Sanchoniaton se l'imagine. Thot, qui gouvernait une partie de l'Egypte, & qui avait établi la Théocratie huit cents ans avant l'écrivain Phénicien, était à la fois Prêtre & Roi. Il était impossible qu'il adorât un oignon comme le maître du monde, & il était impossible qu'il présentât des offrandes d'oignons à un oignon, cela eût été trop absurde, trop contradictoire ; mais il est très-naturel qu'on remerciât les Dieux du soin qu'ils prenaient de substanter notre vie, qu'on leur consacrât long-temps les plantes les plus délicieuses de l'Egypte, & qu'on révérât dans ces plantes les bienfaits de Dieu. C'est ce qu'on pratiquait de temps immémorial dans la Chine & dans les Indes.

J'ai déja dit ailleurs qu'il y a une grande différence entre un oignon consacré & un oignon Dieu. Les Egyptiens, après Thot, consacrerent des animaux, mais certainement ils ne croyaient pas que ces animaux eussent formé le Ciel & la Terre. Le

Serpent d'airain élevé par Moïse était consacré ; mais on ne le regardait pas comme une divinité. Le Térébinthe d'Abraham, le Chéne de Membré étaient consacrés, & on fit des sacrifices dans la place même où avaient été ces arbres jusqu'au temps de Constantin, mais ils n'étaient pas des Dieux. Les Chérubins de l'Arche étaient sacrés & n'étaient pas adorés.

Les Prêtres Egyptiens, au milieu de toutes leurs superstitions, reconnurent un maître souverain de la Nature ; ils l'appellaient *Knef* ou *Knufi*, ils le représentaient par un globe. Les Grecs traduisirent le mot *Knef* par celui de *Demiourgos*, *Artisan suprême*, *Faiseur du monde*.

Ce que je crois très-vraisemblable & très-vrai ; c'est que les premiers législateurs étaient des hommes d'un grand sens. Il faut deux choses pour instituer un gouvernement, un courage & un bon sens supérieurs à ceux des autres hommes. Ils imaginent rarement des choses absurdes & ridicules qui les exposeraient au mépris & à l'insulte. Mais qu'est-il arrivé chez presque toutes les Nations de la terre, & sur-tout chez les Egyptiens ? Le sage commence par consacrer à Dieu le bœuf qui laboure la terre, le sot peuple adore à la fin le bœuf, & les fruits mêmes que la nature a produits. Quand cette superstition est enracinée dans l'esprit du vulgaire, il est bien difficile au sage de l'extirper.

Je ne doute pas même que quelque Schoen d'Egypte n'ait persuadé aux femmes & aux filles des bateliers du Nil, que les chats & les oignons étaient

de vrais Dieux. Quelques Philosophes en auront douté, & surement ces Philosophes auront été traités de petits esprits insolens & blasphemateurs ; ils auront été anathématisés & persécutés.. Le peuple Egyptien regarda comme un Athée le Persan Cambise, adorateur d'un seul Dieu, lorsqu'il fit mettre le bœuf Apis à la broche. Quand Mahomet s'éleva dans la Mecque contre le culte des étoiles, quand il dit qu'il ne fallait adorer qu'un Dieu unique, dont les étoiles étaient l'ouvrage ; il fut chassé comme un Athée, & sa tète fut mise à prix. Il avait tort avec nous, mais il avait raison avec les Mecquois.

Que conclurons-nous de cette petite excursion sur Sanchoniaton ? qu'il y a long temps qu'on se moque de nous, mais qu'en fouillant dans les débris de l'Antiquité, on peut encore trouver sous ces ruines quelques monumens précieux, utiles à qui veut s'instruire des sottises de l'esprit humain.

TROISIEME DIATRIBE DE L'ABBE' BAZIN, *SUR L'EGYPTE.*

J'AI vu les Pyramides, & je n'en ai pas été émerveillé. J'aime mieux les fours à Poulets, dont l'invention est, dit-on, aussi ancienne que les Pyramides. Une petite chose utile me plaît ; une monstruosité qui n'est qu'étonnante, n'a nul mérite à

à mes yeux. Je regarde ces monumens comme des jeux de grands enfans qui ont voulu faire quelque chose d'extraordinaire, sans imaginer d'en tirer le moindre avantage. Les établissemens des Invalides, de St. Cyr, & de l'Ecole Militaire, sont des monumens d'hommes.

Quand on m'a voulu faire admirer les restes de ce fameux Labyrinthe, de ces Palais, de ces Temples dont on parle avec tant d'emphase, j'ai levé les épaules de pitié; je n'ai vu que des piliers sans proportion qui soutenaient de grandes pierres plates; nul goût d'architecture, nulle beauté; du vaste, il est vrai, mais du grossier. Et j'ai remarqué, (je l'ai dit ailleurs) que les Egyptiens n'ont jamais eu rien de beau que de la main des Grecs. Alexandrie seule, bâtie par les Grecs, a fait la gloire véritable de l'Egypte.

A l'égard de leurs *Sciences*, si dans leur vaste Bibliotheque ils avaient eu quelque bon livre d'érudition, les Grecs & les Romains les auraient traduits. Non-seulement nous n'avons aucune traduction, aucun extrait de leurs Livres de Philosophie, de Morale, de Belles-Lettres, mais rien ne nous apprend qu'on ait jamais daigné en faire.

Quelle idée peut-on se former de la science & de la sagacité d'un Peuple qui ne connaissait pas même la source de son fleuve nourricier? Les Ethiopiens, qui subjuguerent deux fois ce Peuple mou, lâche & superstitieux, auraient bien dû lui apprendre au moins que les sources du Nil étaient en Ethiopie. Il est plaisant que ce soit un Jésuite Portugais qui ait découvert ces sources.

Ce qu'on a vanté du Gouvernement Egyptien me paraît abſurde & abominable. Les Terres, dit-on, étaient diviſées en trois portions. La premiere appartenait aux Prêtres, la ſeconde aux Rois, & la troiſieme aux Soldats. Si cela eſt, il eſt clair que le Gouvernement avait été d'abord & très-long-temps Théocratique, puiſque les Prêtres avaient pris pour eux la meilleure part. Mais comment les Rois ſouffraient-ils cette diſtribution ? Apparemment ils reſſemblaient aux Rois fainéans ; & comment les Soldats ne détruiſirent-ils pas cette adminiſtration ridicule ? Je me flatte que les Perſans, & après eux les Ptolomées, y mirent bon ordre ; & je ſuis bien aiſe qu'après les Ptolomées, les Romains, qui réduiſirent l'Egypte en Province de l'Empire, aient rogné la portion Sacerdotale.

Tout le reſte de cette petite Nation, qui n'a jamais monté à plus de trois ou quatre millions d'hommes, n'était donc qu'une foule de ſots eſclaves. On loue beaucoup la Loi par laquelle chacun était obligé d'exercer la profeſſion de ſon Pere. C'était le vrai ſecret d'anéantir tous les talens. Il fallait que celui qui aurait été un bon Médecin, ou un Sculpteur habile, reſtât Berger ou Vigneron ; que le poltron, le faible, reſtât Soldat, & qu'un Sacriſtain qui ſerait devenu un bon Général d'Armée, paſsât ſa vie à balayer un Temple.

La ſuperſtition de ce Peuple eſt ſans contredit ce qu'il y a jamais eu de plus mépriſable. Je ne ſoupçonne point ſes Rois & ſes Prêtres d'avoir été aſſez imbéciles pour adorer ſérieuſement des Crocodiles,

des Boucs, des Singes & des Chats; mais ils laisserent le Peuple s'abrutir dans un culte qui le mettait fort au-dessous des Animaux qu'il adorait. Les Ptolomées ne purent déraciner cette superstition abominable, ou ne s'en soucierent pas. Les grands abandonnent le Peuple à sa sottise, pourvu qu'il obéisse. Cléopatre ne s'inquietait pas plus des superstitions de l'Egypte, qu'Hérode de celles de la Judée.

Diodore rapporte que du temps de Ptolomée Auletes, il vit le Peuple massacrer un Romain qui avait tué un Chat par mégarde. La mort de ce Romain fut bien vengée quand les Romains dominerent. Il ne reste, Dieu merci, de ces malheureux Prêtres d'Egypte qu'une mémoire qui doit être à jamais odieuse : apprenons à ne pas prodiguer notre estime.

QUATRIEME DIATRIBE

DE L'ABBE' BAZIN.

SUR UN PEUPLE A QUI ON A COUPE' LE NEZ ET LAISSE' LES OREILLES.

IL y a bien de sortes de fables; quelques-unes ne sont que l'Histoire défigurée, comme tous les anciens récits de Batailles & les faits Gigantesques dont il a plu à presque tous les Historiens d'embellir leurs Chroniques. D'autres fables sont des Allégories ingénieuses : ainsi, Janus a un double visage, qui

repréſente l'année paſſée & l'année commençante. Saturne, qui dévore ſes enfans, eſt le Temps, qui détruit tout ce qu'il a fait naître. Les Muſes, filles de la Mémoire, vous enſeignent que ſans mémoire, on n'a point d'eſprit, & que pour combiner des idées, il faut commencer par retenir des idées. Minerve, formée dans le cerveau du Maitre des Dieux, n'a pas beſoin d'explication. Vénus, la Déeſſe de la Beauté, accompagnée des Graces, & Mere de l'Amour, la ceinture de la Mere, les flêches & le Bandeau du Fils, tout cela parle aſſez de ſoi-même.

Des Fables qui ne diſent rien du tout, comme Barbe-Bleue & les Contes d'Hérodote, ſont le fruit d'une imagination groſſiere & déréglée, qui veut amuſer des enfans, & même malheureuſement des hommes. L'Hiſtoire des deux Voleurs qui venaient toutes les nuits prendre l'argent du Roi Rampſinitus, & de la fille du Roi, qui épouſa un des deux Voleurs; l'Anneau de Gigés, & cent autres facéties, ſont indignes d'une attention ſérieuſe.

Mais il faut avouer qu'on trouve dans l'ancienne Hiſtoire des traits aſſez vraiſemblables qui ont été négligés dans la foule, & dont on pourroit tirer quelques lumieres. Diodore de Sicile, qui avait conſulté les anciens Hiſtoriens d'Egypte, nous rapporte que ce Pays fut conquis par des Ethiopiens. Je n'ai pas de peine à le croire; car j'ai déja remarqué que quiconque s'eſt préſenté pour conquérir l'Egypte, en eſt venu à bout en une campagne, excepté nos extravagans Croiſés, qui y furent tous tués ou réduits en captivité, parce qu'ils avaient à

faire, non aux Egyptiens, qui n'ont jamais sçu se battre, mais aux Mammelucs, vainqueurs de l'Egypte & meilleurs Soldats que les Croisés. Je n'ai donc nulle répugnance à croire qu'un Roi d'Egypte, nommé par les Grecs Amasis, cruel & efféminé, fut vaincu lui & ses ridicules Prêtres par un Chef Ethiopien, nommé Actisan, qui avait apparemment de l'esprit & du courage.

Les Egyptiens étaient des grands Voleurs, tout le monde en convient. Il est fort naturel que le nombre des Voleurs ait augmenté dans le temps de la guerre d'Actisan & d'Amasis. Diodore rapporte, d'après les Historiens du Pays, que le Vainqueur voulut purger l'Egypte de ces Brigands, & qu'il les envoya vers les Déserts de Sinaï & d'Oreb, après leur avoir préalablement fait couper le bout du Nez, afin qu'on les reconnût aisément, s'ils s'avisaient de venir encore voler en Egypte : tout cela est très-probable.

Diodore remarque avec raison, que le Pays où on les envoya ne fournit aucune des commodités de la vie, & qu'il est très-difficile d'y trouver de l'eau & de la nourriture. Telle est en effet cette malheureuse contrée depuis le Désert de Pharam jusqu'auprès d'Eber.

Les nez coupés purent se procurer, à force de soins, quelques eaux de citerne, ou se servir de quelques puits, qui fournissaient de l'eau saumure & mal saine, laquelle donne communément une espece de scorbut & de lêpre. Ils purent encore, ainsi que le dit Diodore, se faire des filets avec lesquels ils

prirent des cailles. On remarque, en effet, que tous les ans de troupes innombrables de cailles passent au-dessus de la Mer Rouge & viennent dans ce Désert : Jusques-là cette Histoire n'a rien qui révolte l'esprit, rien qui ne soit vraisemblable.

Mais si on veut en inférer que ces nez coupés sont les peres des Juifs, & que leurs enfans, accoutumés au brigandage, s'avancerent peu à peu dans la Palestine, & en conquirent une partie, c'est ce qui n'est pas permis à des Chrétiens. Je sais que c'est le sentiment du Consul Maillet, du savant Fréret, de Boulanger, des Hebert, des Bolingbroke, des Toland. Mais quoique leur conjecture soit dans l'ordre commun des choses de ce monde, nos Livres sacrés donnent une toute autre origine aux Juifs, & les font descendre des Chaldéens par Abraham, Tharé, Nachor, Saruch, Rehu & Phaleg.

Il est bien vrai que l'Exode nous apprend que les Israëlites avant d'avoir habité ce désert, avaient emporté les robes & les ustensiles des Egyptiens, & qu'ils se nourrirent de cailles dans le désert; mais cette légere ressemblance avec le rapport de Diodore de Sicile, tiré des Livres d'Egypte, ne nous mettra jamais en droit d'assurer que les Juifs descendent d'une horde de voleurs à qui on avait coupé le nez. Plusieurs Auteurs ont en vain tâché d'appuyer cette profane conjecture sur le Pseaume 80, où il est dit, *que la Fête des Tempêtes a été instituée pour faire souvenir le peuple saint du temps où il sortit d'Egypte, & où il entendit alors parler une langue qui lui était inconnue.*

Ces Juifs, dit-on, étaient donc des Egyptiens qui furent étonnés d'entendre parler au-delà de la Mer rouge un langage qui n'était pas celui d'Egypte; & de-là on conclut qu'il n'est pas hors de vraisemblance que les Juifs soient les descendans de ces brigands que le Roi Actisanés avait chassés.

Un tel soupçon n'est pas admissible : premierement, parce que s'il est dit dans l'Exode, que les Juifs enleverent les ustensiles des Egyptiens avant d'aller dans le désert, il n'est point dit qu'ils y aient été relégués pour avoir volé. Secondement, soit qu'ils fussent des voleurs ou non, soit qu'ils fussent Egyptiens ou Juifs, ils ne pouvaient guere entendre la langue des petites hordes d'Arabes Bedouins, qui erraient dans l'Arabie déserte au nord de la Mer rouge; & on ne peut tirer aucune induction du Pseaume 80, ni en faveur des Juifs, ni contr'eux. Toutes les conjectures d'Hérodote, de Diodore de Sicile, de Manethon, d'Eratosthenes sur les Juifs, doivent céder sans contredit aux vérités qui sont consacrées dans les Livres saints. Si ces vérités, qui sont d'un ordre supérieur, ont de grandes difficultés, si elles attirent nos esprits, c'est précisément parce qu'elles sont d'un ordre supérieur. Moins nous pouvons y atteindre, plus nous devons les respecter.

Quelques Ecrivains ont soupçonné que ces voleurs chassés, sont les mêmes que les Juifs qui errerent dans le désert, parce que le lieu où ils resterent quelque temps s'appella depuis *Rhinocolure*, *nez coupé*, & qu'il n'est pas fort éloigné du Mont-Carmel, des déserts de Sur, d'Ethan, de Sin, d'Oreb & de Cadesbarné.

On croit encore que les Juifs étaient ces mêmes brigands, parce qu'ils n'avaient pas de Religion fixe, ce qui convient très-bien, dit-on, à des voleurs, & on croit prouver qu'ils n'avaient pas de Religion fixe, par plusieurs passages de l'Ecriture même.

L'Abbé de Tilladet, dans sa Dissertation sur les Juifs, prétend que la Religion Juive ne fut établie que très-long-temps après. Examinons ses raisons.

1°. Selon l'Exode Moïse épousa la fille d'un Prêtre de Madian nommé *Jetro*; & il n'est point dit que les Madianites reconnussent le même Dieu qui apparut ensuite à Moïse dans un buisson vers le Mont Horeb.

2°. Josué, qui fut le chef des fugitifs d'Egypte après Moïse, & sous lequel ils mirent à feu & à sang une partie du petit pays qui est entre le Jourdain & la Mer, leur dit au chap. 24 : *Otez du milieu de vous les Dieux que vos pères ont adoré dans la Mésopotamie & dans l'Egypte, & servez Adonaï. . . . Choisissez ce qu'il vous plaira d'adorer, ou les Dieux qu'ont servi vos pères dans la Mésopotamie, ou les Dieux des Amorrhéens dans la terre desquels vous habitez.*

3°. Une autre preuve, ajoute-t-on, que leur Religion n'était pas encore fixée, c'est qu'il est dit au Livre des Juges, chapitre premier : *Adonaï* (le Seigneur). *conduisit Juda, & se rendit maître des montagnes, mais il ne put se rendre maître des vallées.*

L'Abbé de Tilladet & Boulanger inférent de-là, que ces brigands, dont les repaires étaient dans les creux des rochers dont la Palestine est pleine, reconnaissaient un Dieu des rochers & un des vallées.

4°.

4°. Ils ajoutent à ces prétendues preuves ce que Jephté dit aux chefs des Ammonites, au chap. 11 : *Ce que Chamos votre Dieu possede ne vous est-il pas dû de droit ? de même ce que notre Dieu vainqueur a obtenu doit être en notre possession.*

M. Freret infere de ces paroles, que les Juifs reconnoissaient Chamos pour Dieu aussi bien qu'Adonaï, & qu'ils pensaient que chaque Nation avait sa Divinité locale.

5°. On fortifie encore cette opinion dangereuse par ce discours de Jérémie, au commencement du chap. 49 : *Pourquoi le Dieu Melchom s'est-il emparé du pays de Gad ?* & on en conclut que les Juifs avouaient la divinité du Dieu Melchom.

Le même Jérémie dit au chap. 7, en faisant parler Dieu aux Juifs : *Je n'ai point ordonné à vos peres, au jour que je les tirai d'Egypte, de m'offrir des holocaustes & des victimes.*

6°. Isaïe se plaint au chapitre 47, que les Juifs adoraient plusieurs Dieux : *Vous cherchez votre consolation dans vos Dieux au milieu des bocages, vous leur sacrifiez de petits enfans dans des torrens sous de grandes pierres.* Il n'est pas vraisemblable, dit-on, que les Juifs eussent immolé leurs enfans à des Dieux dans des torrens sous de grandes pierres, s'ils avaient eu alors leur Loi, qui leur défend de sacrifier aux Dieux.

7°. On cite encore en preuve le Prophete Amos, qui assure, au chap. 5, que jamais les Juifs n'ont sacrifié au Seigneur pendant quarante ans dans le désert ; au contraire, dit Amos, *vous y avez porté le tabernacle de votre Dieu Moloc, les images de vos*

Idoles, & l'étoile de votre Dieu (Remphan.)

8°. C'était, dit-on, une opinion si constante, que S. Etienne, le premier Martyr, dit au ch. 7 des Actes des Apôtres, que les Juifs dans le désert adoraient la milice du Ciel, c'est-à-dire les étoiles, & qu'ils porterent le tabernacle de Moloc, & l'astre du Dieu Remphan pour les adorer.

Des savans, tels que MM. Maillet & Dumarsais, ont conclu des recherches de l'Abbé de Tilladet, que les Juifs ne commencerent à former leur Religion, telle qu'ils l'ont encore aujourd'hui, qu'au retour de la captivité de Babylone. Ils s'obstinent dans l'idée que ces Juifs, si long-temps esclaves & si long-temps privés d'une Religion bien nettement reconnue, ne pouvaient être que les descendans d'une troupe de voleurs sans mœurs & sans loix. Cette opinion paraît d'autant plus vraisemblable, que le temps auquel le Roi d'Ethiopie & d'Egypte Actisan bannit dans le désert une troupe de brigands qu'il avait fait mutiler, se rapporte au temps auquel on place la fuite des Israélites conduits par Moïse; car Flavius Joseph dit que Moïse fit la guerre aux Ethiopiens; & ce que Joseph appelle guerre, pouvait très-bien être réputé brigandage par les historiens d'Egypte.

Ce qui acheve d'éblouir ces Sçavans, c'est la conformité qu'ils trouvent entre les mœurs des Israélites & celles d'un peuple de voleurs, ne se souvenant pas assez que Dieu lui-même dirigeait ces Israélites, & qu'il punit par leurs mains les peuples de Canaan. Il paraît à ces Critiques que les Hébreux n'avaient aucun droit sur ce pays de Canaan, & que s'ils en

avaient, ils n'auraient pas dû mettre à feu & à ſang un pays qu'ils auraient cru leur héritage.

Ces audacieux Critiques ſuppoſent donc que les Hébreux firent toujours leur premier métier de brigands ; ils penſent trouver des témoignages de l'origine de ce peuple dans ſa haine conſtante pour l'Egypte, où l'on avait coupé le nez de ſes peres, & dans la conformité de pluſieurs pratiques Egyptiennes qu'il retint ; comme le ſacrifice de la Vache rouſſe, le Bouc émiſſaire, les ablutions, les habillemens des Prêtres, la circonciſion, l'abſtinence du porc, les viandes pures & impures. Il n'eſt pas rare, diſent-ils, qu'une Nation haïſſe un Peuple voiſin, dont elle a imité les coutumes & les loix. La populace d'Angleterre & de France en eſt un exemple frappant.

Enfin, ces doctes, trop confians en leurs propres lumieres, dont il faut toujours ſe défier, ont prétendu que l'origine qu'ils attribuent aux Hébreux, eſt plus vraiſemblable que celle dont les Hébreux ſe glorifient. *Vous convenez avec nous*, leur dit M. Toland, *que vous avez volé les Egyptiens en vous enfuyant de l'Egypte ; que vous leur avez pris des vaſes d'or & d'argent, & des habits. Toute la différence entre votre aveu & notre opinion, c'eſt que vous prétendez n'avoir commis ce larcin que par ordre de Dieu. Mais à ne juger que par la raiſon, il n'y a pas de voleur qui n'en puiſſe dire autant. Eſt-il bien ordinaire que Dieu faſſe tant de miracles en faveur d'une troupe de fuyards qui avoue qu'elle a volé ſes maîtres ? Dans quel pays de la terre laiſſerait-on une telle rapine impunie ? Suppoſons*

que les Grecs de Constantinople prennent toutes les garde-robes des Turcs, & toute leur vaisselle, pour aller dire la Messe dans un désert ; en bonne foi, croirez-vous que Dieu noyera tous les Turcs dans la Propontide pour favoriser ce vol, quoiqu'il soit fait à bonne intention ?

Ces détracteurs ne se contentent pas de ces assertions, auxquelles il est si aisé de répondre ; ils vont jusqu'à dire que le Pentateuque n'a pu être écrit que dans le temps où les Juifs commencerent à fixer leur culte, qui avait été jusques-là fort incertain. Ce fut, disent-ils, au temps d'Esdras & de Néhémie. Ils apportent pour preuve le 4e livre d'Esdras, long-temps reçu pour canonique ; mais ils oublient que ce Livre a été rejetté par le Concile de Trente ; ils s'appuient du sentiment d'Aben-Esra, & d'une foule de Théologiens tous hérétiques ; ils s'appuient enfin de la décision de Newton lui-même : mais que peuvent tous ces cris de l'hérésie & de l'infidélité contre un Concile œcuménique ?

De plus, ils se trompent en croyant que Newton attribue le Pentateuque à Esdras; Newton croit que Samuel en fut l'auteur, ou plutôt le rédacteur.

C'est encore un grand blasphême de dire, avec quelques savans, que Moïse, tel qu'on nous le dépeint, n'a jamais existé ; que toute sa vie est fabuleuse depuis son berceau jusqu'à sa mort ; que ce n'est qu'une imitation de l'ancienne fable arabe de Bacchus, transmise aux Grecs, & ensuite adoptée par les Hébreux. Bacchus, disent-ils, avait été sauvé des eaux ; Bacchus avait passé la Mer-rouge à pied sec ; une colonne de feu conduisait son armée ; il

écrivit ses loix sur deux tables de pierre ; des rayons sortaient de sa tête. Ces conformités leur font soupçonner que les Juifs attribuerent cette ancienne tradition de Bacchus à leur Moïse ; les écrits des Grecs étaient connus dans toute l'Asie, & les écrits des Juifs étaient soigneusement cachés aux autres Nations ; il est vraisemblable, selon ces téméraires, que la métamorphose d'Edith, femme de Loth, en statue de sel, est prise de la fable d'Euridice ; que Samson est la copie d'Hercule, & le sacrifice de la fille de Jephté imité de celui d'Iphigénie. Ils prétendent que le peuple grossier, qui n'a jamais inventé aucun Art, doit avoir tout puisé chez les peuples inventeurs.

Il est aisé de ruiner tous ces systêmes, en montrant seulement que les Auteurs Grecs, excepté Homere, sont postérieurs à Esdras, qui rassembla & restaura les Livres Canoniques.

Dès que ces Livres sont restaurés du temps de Cirus & d'Artaxerxès, ils ont précédé Hérodote, le premier Historien des Grecs. Non-seulement ils sont antérieurs à Hérodote, mais le Pentateuque est beaucoup plus ancien qu'Homere.

Si on demande pourquoi ces Livres si anciens & si divins ont été inconnus aux Nations jusqu'au temps où les premiers Chrétiens répandirent la traduction faite en Grec sous Ptolomée Philadelphe, je répondrai qu'il ne nous appartient pas d'interroger la Providence. Elle a voulu que ces anciens monumens, reconnus pour authentiques, annonçassent des merveilles, & que ces merveilles fussent ignorées de

tous les Peuples ; jusqu'au temps où une nouvelle lumiere vînt se manifester. Le Christianisme a rendu témoignage à la Loi Mosaïque, au-dessus de laquelle il s'est élevé, & par laquelle il fut prédit. Soumettons-nous, prions, adorons, & ne disputons pas.

EPILOGUE.

CE sont là les dernieres lignes qu'écrivit mon oncle. Il mourut avec cette résignation à l'Etre suprême, persuadé que tous les Savans peuvent se tromper; & reconnaissant que l'Eglise Romaine est seule infaillible, l'Eglise Grecque lui en sçut très-mauvais gré, & lui en fit de vifs reproches à ses derniers momens. Mon oncle en fut affligé; & pour mourir en paix, il dit à l'Archevêque d'Astracan: allez, ne vous attristez pas; ne voyez-vous pas que je vous crois infaillible aussi? c'est du moins ce qui m'a été raconté dans mon dernier voyage à Moscow. Mais je doute toujours de ces anecdotes qu'on débite sur les vivans & sur les mourans.



CHAPITRE XXI.

DEFENSE D'UN GENERAL D'ARMÉE

ATTAQUÉE PAR DES CUISTRES.

APRE'S avoir vengé la mémoire d'un honnête Prêtre, je céde au noble desir de venger celle de Bélisaire : ce n'est pas que je croie Bélisaire exempt des faiblesses humaines. J'ai avoué, avec candeur, que l'Abbé Bazin avait été trop goguenard ; & j'ai quelque pente à croire que Bélisaire fut très-ambitieux, grand pillard, & quelquefois cruel, courtisan ; tantôt adroit, & tantôt maladroit : ce qui n'est point du tout rare.

Je ne veux rien dissimuler à mon cher lecteur. Il sait que l'Evêque de Rome Silverius, fils de l'Evêque de Rome Hormisdas, avait acheté sa Papauté du Roi des Goths Théodat. Il sait que Bélisaire, se croyant trahi par ce Pape, le dépouilla de sa simarre épiscopale, le fit revêtir d'un habit de palefrenier, & l'envoya en prison à Pataro en Licie. Il sait que ce même Bélisaire vendit la Papauté à un Soudiacre nommé Vigile pour quatre cents marcs d'or de douze onces à la livre, & qu'à la fin, ce sage Justinien fit mourir ce bon Pape Silvere dans l'Isle Palmaria. Ce ne sont là que de petites tracasseries de Cour, dont les Panégiristes ne tiennent point de compte.

Justinien & Bélisaire avaient pour femmes les

deux plus impudentes carrognes qui fussent dans tout l'Empire. La plus grande faute de Bélisaire, à mon sens, fut de ne savoir pas être cocu. Justinien, son Maître, était bien plus habile que lui en cette partie. Il avait épousé une baladine des rues, une gueuse qui s'était prostituée en plein théatre ; & cela ne me donne pas opinion de la sagesse de cet Empereur, malgré les Loix qu'il fit compiler, ou plutôt abréger par son fripon de Trébonien. Il était d'ailleurs poltron & vain, avare & prodigue, défiant & sanguinaire ; mais enfin, il sçut fermer les yeux sur la lubricité énorme de Théodora ; & Bélisaire voulut faire assassiner l'amant d'Antonine. On accuse aussi Bélisaire de beaucoup de rapines.

Quoi qu'il en soit, il est certain que le vieux Bélisaire, qui n'était pas si aveugle que le vieux Justinien, lui donna, sur la fin de sa vie, de très-bons conseils, dont l'Empereur ne profita gueres. Un Grec très-ingénieux, & qui avait conservé le véritable goût de l'éloquence dans la décadence de la littérature, nous a transmis ces conversations de Bélisaire avec Justinien. Dès qu'elles parurent, tout Constantinople en fut charmé. La quinzieme conversation sur-tout enchanta tous les esprits raisonnables.

Pour avoir une parfaite connaissance de cette anecdote, il faut savoir que Justinien était un vieux fou qui se mêlait de Théologie. Il s'avisa de déclarer, par un Edit en 564, que le Corps de Jesus-Christ avait été impassible & incorruptible, & qu'il n'avait jamais eu besoin de manger, ni pendant sa vie, ni après sa résurrection. Plusieurs

Plusieurs Evêques trouverent son Edit fort scandaleux. Il leur annonça qu'ils seraient damnés dans l'autre monde, & persécutés dans celui-ci; & pour le prouver par les faits, il exila le Patriarche de Constantinople & plusieurs autres Prélats, comme il avait exilé le Pape Silvere.

C'est à ce sujet que Bélisaire fait à l'Empereur de très-sages remontrances. Il lui dit qu'il ne faut pas damner si légerement son prochain, encore moins le persécuter; que Dieu est le Pere des hommes; que ceux qui sont en quelque façon ses images sur la Terre (si on ose le dire) doivent imiter sa clémence, & qu'il ne fallait pas faire mourir de faim le Patriarche de Constantinople, sous prétexte que Jesus-Christ n'avait pas eu besoin de manger. Rien n'est plus tolérant, plus humain, plus divin, peut-être, que cet admirable discours de Bélisaire. Je l'aime beaucoup mieux que sa derniere campagne en Italie, dans laquelle on lui reprocha de n'avoir fait que des sottises.

Les Savans, il est vrai, pensent que ce discours n'est pas de lui; qu'il ne parlait pas si bien, & qu'un homme qui avait mis le Pape Silvere dans un cu de basse-fosse, & vendu sa place quatre cents marcs d'or de douze onces à la livre, n'était pas homme à parler de clémence & de tolérance : ils soupçonnent que tout ce discours est de l'éloquent Grec Marmontelos qui le publia. Cela peut être. Mais considérez, mon cher lecteur, que Bélisaire était vieux & malheureux : alors on change d'avis, on devient compatissant.

Il y avait alors quelques petits Grecs envieux, pédans, ignorans, & qui faisaient des brochures

pour gagner du pain. Un de ces animaux, nommé Cogeos, eut l'impudence d'écrire contre Bélisaire, parce qu'il croyait que ce vieux Général était mal en Cour.

Bélisaire, depuis sa disgrace, était devenu dévot : c'est souvent la ressource des vieux courtisans disgraciés, & même encore aujourd'hui les Grands-Visirs prennent le parti de la dévotion, quand, au lieu de les étrangler avec un cordon de soie, on les relegue dans l'Isle de Mitilene. Les belles Dames aussi se font dévotes, comme on sait, vers les cinquante ans, sur-tout si elles sont bien enlaidies ; & plus elles sont laides, plus elles sont ferventes. La dévotion de Bélisaire était très-humaine ; il croyait que Jesus-Christ était mort pour tous, & non pas pour plusieurs. Il disait à Justinien que Dieu voulait le bonheur de tous les hommes : & cela même tenait encore un peu du courtisan ; car Justinien avait bien des péchés à se reprocher ; & Bélisaire, dans la conversation, lui fit une peinture si touchante de la miséricorde divine, que la conscience du malin vieillard couronné en devait être rassurée.

Les ennemis secrets de Justinien & de Bélisaire susciterent donc quelques pédans qui écrivirent violemment contre la bonté de Dieu. Le folliculaire Cogeos, entr'autres, s'écria dans sa brochure, page 63 : *Il n'y aura donc plus de réprouvés* ! Si-fait, lui répondit-on, tu seras très-réprouvé : console-toi, l'ami ; sois réprouvé toi & tes semblables, & sois sûr que tout Constantinople en rira. Ah ! Cuistres de College, que vous êtes loin de soupçonner ce qui se passe dans la bonne compagnie de Constantinople !

POSTSCRIPTUM.

DÉFENSE D'UN JARDINIER.

LE même Cogeos attaqua, non moins cruellement, un pauvre Jardinier d'une Province de Capadoce, & l'accusa, p. 54, d'avoir écrit ces propres mots: *Notre Religion, avec toute sa révélation, n'est, & ne peut être, que la Religion naturelle perfectionnée.*

Voyez, mon cher Lecteur, la malignité & la calomnie! Ce bon Jardinier était un des meilleurs Chrétiens du canton, qui nourrissait les pauvres des légumes qu'il avait semées, & qui, pendant l'hyver, s'amusait à écrire pour édifier son prochain qu'il aimait. Il n'avait jamais écrit ces paroles ridicules, & presque impies, *avec toute sa révélation* [une telle expression est toujours méprisante] : cet homme *avec tout son latin, ce critique avec tout son fatras.* Il n'y a pas un seul mot dans ce passage du Jardinier, qui ait le moindre rapport à cette imputation. Ses Œuvres ont été recueillies, & dans la derniere édition de 1764, page 252, ainsi que dans toutes les autres éditions, on trouve le passage que Cogeos ou Cogé a si lâchement falsifié. Le voici en Français tel qu'il a été fidélement traduit du Grec.

„ Celui qui pense que Dieu a daigné mettre un „ rapport entre lui & les hommes, qu'il les a faits „ libres, capables du bien & du mal, & qu'il leur a „ donné à tous ce bon sens, qui est l'instinct de „ l'homme, & sur lequel est fondée la loi naturelle, „ celui-là, sans doute, a une Religion, & une Re- „ ligion beaucoup meilleure que toutes les Sectes „ qui sont hors de notre Eglise; car toutes ces Sec- „ tes sont fausses, & la loi naturelle est vraie. Notre

„ Religion révélée n'eſt même, & ne pouvait être
„ que cette Loi naturelle perfectionnée. Ainſi, le
„ Théïſme eſt le bon ſens qui n'eſt pas encore inſ-
„ truit de la révélation, & les autres Religions ſont
„ le bon ſens perverti par la ſuperſtition.

Ce morceau avait été honoré de l'approbation du Patriarche de Conſtantinople & de pluſieurs Evêques; il n'y a rien de plus chrétien, de plus catholique, de plus ſage.

Comment donc ce Cogé oſa-t-il mêler ſon vénin aux eaux pures de ce Jardinier? Pourquoi voulut-il perdre ce bon homme & faire condamner Béliſaire? N'eſt ce pas aſſez d'être dans la derniere claſſe des derniers Ecrivains? faut-il encore être fauſſaire? Ne ſavais-tu pas, ô Cogé, quels châtimens étaient ordonnés pour les crimes de faux? Tes pareils ſont d'ordinaire auſſi mal inſtruits des loix que des principes de l'honneur. Que ne liſais-tu les Inſtitutes de Juſtinien au titre de *publicis judiciis* & la loi *Cornelia*.

Ami Cogé, la falſification eſt comme la poligamie, *c'eſt un cas, un cas pendable*.

Ecoute, miſérable, voi combien je ſuis bon, je te pardonne.

DERNIER AVIS AU LECTEUR.

AMI Lecteur, je vous ai entretenu des plus grands objets qui puiſſent intéreſſer les doctes de la formation du monde ſelon les Phéniciens, du Déluge, des Dames de Babylone, de l'Egypte, des Juifs, des Montagnes & de Ninon. Vous aimez mieux une bonne Comédie, ou un bon Opéra comique, & moi auſſi. Réjouiſſez-vous, & laiſſez ergoter les pedans. La vie eſt courte. Il n'y a rien de bon, dit Salomon, que de vivre avec ſon amie & de ſe réjouir dans ſes Œuvres.

ment vivrois-je donc faute d'une amie!